

défense de l'Occident

Maurice BARDECHE :

Le nez de Cléopâtre...

●

Giorgio ALMIRANTE :

Introduction à l'œuvre de Robert Brasillach (II)

●

Louis THOMAS :

Gobineau et le christianisme

●

Jean-Pierre de GUIBERT :

Actualité de Drieu

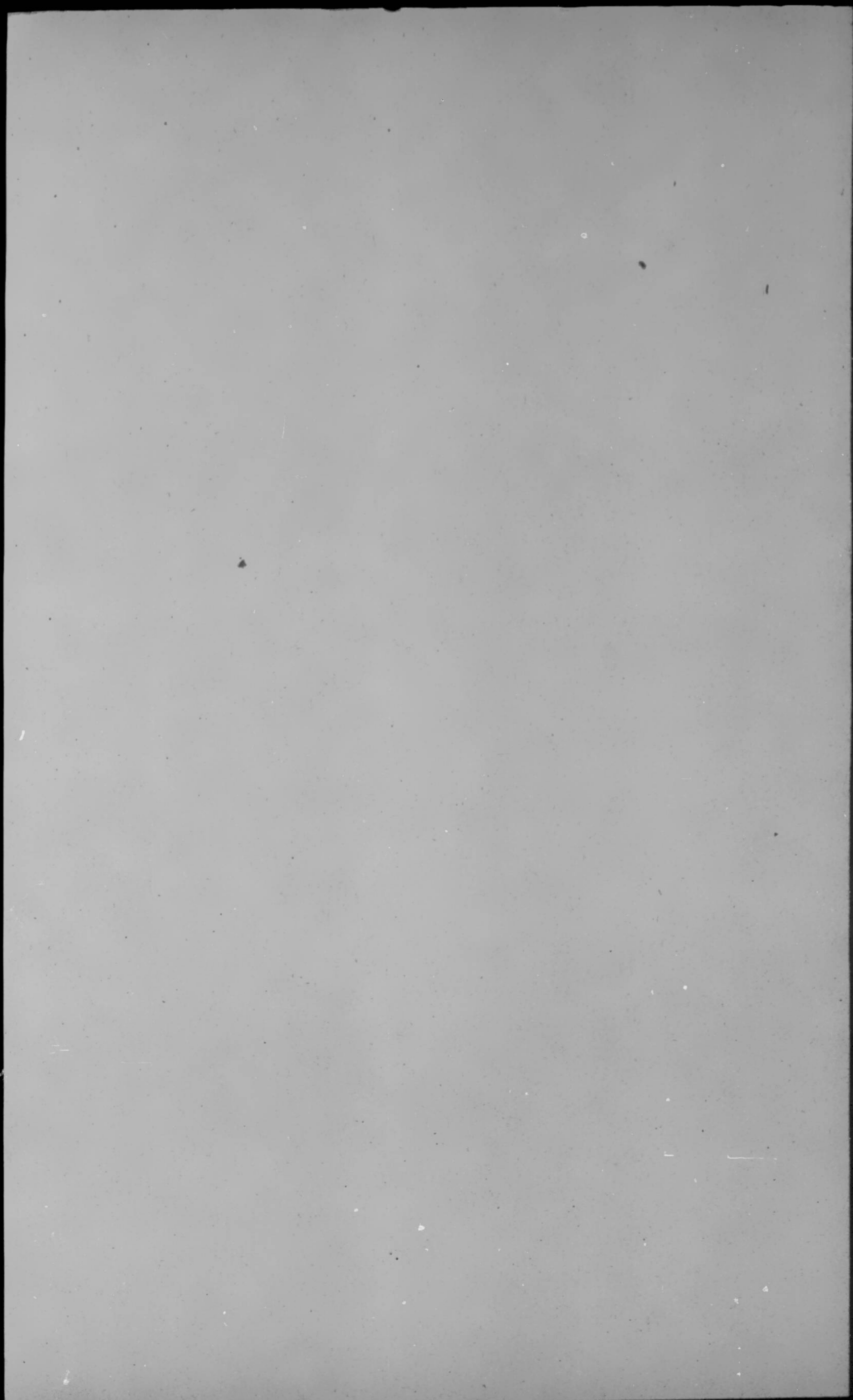
et Lucien REBATET :

Drieu parmi nous

●

Pierre GRIPARI :

Frère musulman



Défense de l'Occident

Revue Mensuelle — Nouvelle Série — 28^e Année

AVRIL 1980 — N° 173

SOMMAIRE

- Maurice BARDECHE : *Le nez de Cléopâtre* .. 3
- Louis THOMAS : *Gobineau et le christianisme* .. 12
- Giorgio ALMIRANTE :
Introduction à l'œuvre de Robert Brasillach (II) .. 19
- Michel PELTIER : *Babeuf ou l'Anti-Marx* 36
- Pierre GRIPARI : *Frère musulman* 45
- Ray THOMPSON :
Le développement du nationalisme en Australie .. 61



— CHRONIQUE DES LIVRES :

- Actualité de Drieu*, par Jean-Pierre de GUIBERT
- *Drieu parmi nous*, par Lucien REBATET 68

— DOCUMENT :

- Le Souvenir du Général Challe*, par Alain RON-
DANINA 78

Nouvelle adresse : B.P. 97, 75962 Paris-Cedex 20 - C.C.P. 65 35 65 Paris

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement
à votre REVUE DEFENSE DE L'OCCIDENT

à partir du N°

NOM :

PRENOM :

ADRESSE :

.....

Signature :

Prix du numéro	11 F.
Abonnements — 1 an (10 numéros)	90 F.
Etranger — 1 an (10 numéros)	95 F.
<i>Abonnement spécial étudiants, lycéens, travailleurs sans emploi</i>	<i>45 F.</i>
Abonnement de soutien	100 F.

Paiement par mandat, chèque bancaire ou virement postal
adressé à « *Défense de l'Occident* »
B. P. 97, 75962 PARIS CEDEX 20
C. C. P. 65-35-65 PARIS

Le nez de Cléopâtre...

Etre dans le sens de l'histoire, participer au changement de la société en allant au devant de l'histoire, en annonçant ou précédant le mouvement de l'histoire : expressions qui font partie du vocabulaire moderne, chapelet que les parties prenantes de l'*intelligentsia* récitent à toutes les heures du jour. Que la plupart des gens acceptent comme une nécessité, hors de laquelle il n'y a point de salut. Je m'étonne toujours en entendant le bourdonnement de ces litanies. Rien ne me paraît plus obscur que cette divinisation de l'histoire : on lui rend un tel culte qu'on en arrive à ne plus écrire ce nom sacré qu'avec des majuscules, comme les juifs pieux qui, en recopiant la Loi ainsi qu'il est prescrit, écrivant le nom d'Iaweh avec une encre particulière.

Ce vocable sacré inspire la terreur et il sert, en effet, au règne de la terreur. Il permet de distinguer des hérétiques qui ne pratiquent par la religion du royaume. Mais ce n'est pas assez. Le culte de l'histoire est bien plus absolu que celui de Jésus-Christ ou de Mahomet. Car il n'est pas de l'ordre de la foi, il est de l'ordre de la science. Celui qui ne le professe pas n'est pas seulement un malheureux à qui la grâce a été refusée, il est un anormal qui se refuse à l'évidence, il est dans l'*erreur*. Bien pire que les ténèbres de l'agnosticisme ou de l'apostasie : non pas une infirmité qu'il faut plaindre, mais une maladie qu'il faut guérir — par la rééducation, l'asile psychiatrique, et, en cas d'opiniâtreté, la piqûre. Car le grand-prêtre aboutit à la question : « reconnaissez-vous que vous vous êtes trompé ? » Il y a trente-cinq ans qu'on me pose cette question et que je ne puis y répondre qu'avec l'obstination d'un butor : « Trompé, pourquoi ? trompé sur quoi ? »

Il est bien vrai qu'il y a un progrès de la science, ou plutôt des sciences qu'on appelle *exactes*, celles qui relèvent de la mesure et des appareils qui permettent de mesurer, d'extraire et de transformer. Nous leur devons notre empire sur la matière, celle qu'on peut mesurer, extraire et transformer. Est-il besoin d'ajouter : 1° que les résultats obtenus par ces progrès nous inquiètent aujourd'hui et même nous épouvantent ; 2° que toute une partie de l'univers, celle que nos appareils de mesure n'atteignent pas, nous reste inconnue et même que nous avons perdu des secrets connus autrefois ?

Or, quand nous parlons des progrès en d'autres domaines, la pensée, l'art, la sagesse, l'organisation des sociétés, le bonheur des hommes, nous ne faisons qu'un raisonnement par analogie, qui est le plus incertain de toutes les manières de raisonner. Car aucune de nos affirmations en ces divers domaines ne repose sur des certitudes. De ce que nous pouvons faire le tour du monde en quelques heures ou détruire en un seul instant de gigantesques fourmilières humaines, nous ne pouvons pas conclure que Nietzsche est plus sage qu'Epictète ou que Picasso est supérieur à Michel-Ange. Ces comparaisons, tout le monde sent qu'elles sont absurdes. Mais il est tout aussi vain d'assurer que le gouvernement de nos sociétés est supérieur à celui de Marc-Aurèle ou de Sésostris et que Gengis-Khan est impossible aujourd'hui. Car ces comparaisons qui nous paraissent plus faciles sont tout aussi incertaines : nous savons seulement que nous vivons plus longtemps, que nos récoltes sont plus abondantes, que notre industrie est infiniment plus puissante, changements qui ne sont que des applications de l'incontestable progrès des sciences de la mesure et de la transformation, et qui auraient pu se produire, qui se sont produits, en fait, sous des régimes politiques que nous jugeons détestables aussi bien que sous ceux que nous déclarons excellents.

*
**

Il y a donc une différence fondamentale, une différence de nature entre le progrès des sciences de la matière qui est

certain — et redoutable — et tous les autres progrès qu'on cherche à nous persuader que les hommes ont accomplis ou accomplissent. Pour franchir cet abîme infranchissable entre ce qui est de fait et incontestable et ce qui est pure invention et rêverie, on a inventé une escroquerie intellectuelle qui consiste à coiffer du nom prestigieux de « sciences » des recherches très souvent inutiles et toujours conjecturales sur les mœurs des hommes en divers temps et en divers lieux. C'est ce qu'on a appelé du terme pompeux de « Sciences humaines » destiné à faire croire aux naïfs qu'on peut atteindre en étudiant les mœurs de l'espèce humaine, sinon au degré de certitude des sciences de la matière, au moins au degré d'approximation et de probabilité des Sciences naturelles. Ce vocabulaire, né en 1945, avait essentiellement pour effet sinon pour objet de créer l'illusion qu'on pouvait décrire, *de manière scientifique*, c'est-à-dire avec une *certitude scientifique*, une évolution de l'humanité qui mettrait en évidence les étapes que l'humanité avait dû franchir pour parvenir à une ère de liberté, de bien-être et de sagesse représentée par les gouvernements de notre temps. Cette excellente intention connut des vicissitudes, les gouvernements modernes ne s'étant pas tous montrés dignes de cette apothéose. Elle servit néanmoins à une cause non moins noble, la démonstration de l'égalité de toutes les races et de tous les hommes, l'exaltation de la négritude, l'abaissement de l'orgueil de cette monstrueuse race blanche qui avait détruit de belles civilisations fondés sur les mariages collectifs et les danses d'initiation. Le Centre de la Recherche Scientifique dépensa un nombre respectable de milliards pour établir que la plupart des peuples avaient été plus heureux que nous au temps où ils disputaient aux singes la joie de se balancer sur des branches : ce qui n'était pas précisément le but recherché. Le sens de l'histoire n'apparaissait pas très clairement au terme de ces recherches. Mais il fut vigoureusement démontré qu'il était très triste et très blâmable d'appartenir à la race blanche et que celle-ci avait d'épouvantables péchés à réparer.

L'échec de cette église militante des « sciences humaines » ne fut pas effacé par l'entrée en lice des historiens. Ceux-ci débouchèrent pourtant brillamment sur la scène. Ils commencèrent par réduire en poudre l'histoire « événementielle ». Les événements n'étaient rien, ils disparurent accablés sous le nom de « péripéties ». Ce qui comptait, ce qui était l'objet de l'histoire, c'étaient l'économie, les mœurs, les souffrances, la longue histoire inconnue des hommes sous le fouet de l'autorité. Cette exploration du passé était une promenade à la fois triste et savoureuse, s'adressant aux âmes sensibles aussi bien qu'aux esprits curieux. Les « sciences humaines » redorèrent ainsi leur blason d'autant plus solidement que cette révélation reposait sur une constatation parfaitement juste. Il existe, en effet, dans l'histoire des « courants » qui naissent des découvertes scientifiques, des aspirations qu'elles font naître et des nouvelles répartitions des richesses et du pouvoir, de l'effondrement de certaines idées collectives et de la naissance d'idées nouvelles. Et il n'est pas douteux que l'histoire véritable des peuples est celle de cette fusion qui les travaille et les transforme : ils franchissent des étapes dont les « événements » indiquent seulement l'apparition ou le dénouement. C'est une autre affaire de savoir si ces étapes mènent l'humanité sinon vers le bonheur, au moins vers une existence plus satisfaisante pour la plupart. Mais ces étapes existent, il est intéressant de les décrire et de les comprendre : mais ce n'est qu'une enquête, parce que la complexité des faits et leur dénombrement nécessairement incomplet ne permettent pas à l'histoire de se présenter comme une « science », un sens que les « scientifiques » donnent à ce terme. Cette enquête est-elle même *utile* ? Il n'est pas sûr qu'il y ait des *leçons* de l'histoire : mais il est certain que, si ces leçons existent, les hommes ne savent pas en tirer profit. Je crains que l'histoire ne soit qu'une curiosité. Elle sert toutefois à chaque peuple pour être conscient de ses qualités, de son passé, de ses aspirations profondes : en somme, pour garder le contact avec ce qu'on appelle sa *culture*. C'est beaucoup. Mais est-ce que cela empêche la mort des cultures ? Les civilisations sont mortelles, nous le savons. Mais les cultures, qui sont plus précieuses, ont-elles le privilège de l'éternité ?

Ces étapes qui semblent porter comme un fleuve les aspirations et les désirs des hommes à tel moment précis du développement des découvertes qui leur ouvrent de nouveaux horizons, il est remarquable qu'elles sont parallèles sous les régimes les plus différents. Les USA et l'URSS ont la même puissance industrielle, leurs gouvernements l'appliquent seulement à des objectifs différents : mais le peuple américain et le peuple russe aspirent à la même prospérité, au même usage des richesses produites, ils ont le même désir d'une jouissance pacifique de l'abondance. Par quoi on peut déjà soupçonner que ce fleuve né de la civilisation industrielle peut être détourné, canalisé, orienté dans des voies différentes par des interventions qui ne sont pas de l'ordre de la fatalité. Et qu'il n'y a donc ni progrès rectiligne ni poussée invincible de l'histoire, ni sens de l'histoire, en un mot, puisque le même stade de développement scientifique aboutit non à *une* histoire, mais à *des* histoires opposées.

Que le développement scientifique qui seul est progrès entraîne des formes nouvelles de la vie et des formes nouvelles du rêve, c'est la seule chose qu'on puisse affirmer. Mais sur ce développement se branchent des *dérivations*. Celles-ci ont pour origine des idées collectives en partie spontanées, en grande partie aussi suggérées ou imposées, sur l'utilisation qu'on peut faire, qu'on doit faire, de ce que les savants mettent à notre disposition. Changer la société est donc à la fois une conséquence et un choix : un choix limité, pratiquement, et surtout un choix divers entre plusieurs options *possibles* débouchant sur *des* histoires différentes, parfois même contradictoires et qui ne donnent jamais l'image d'une progression rectiligne, mais plutôt l'image *d'embranchements* : l'histoire pourrait donc être représentée, non par une *marche* théorique vers quelque but qui n'existe que dans notre imagination, mais, comme tout ce qui vit, par une croissance organique, végétale, pour ainsi dire, partant dans tous les sens, dirigée accidentellement et n'obéissant qu'à cette loi d'exubérance et de perpétuelle gésine qui semble être la seule loi perceptible de la création.

Entre ces histoires différentes, nous croyons trop facilement au pouvoir de notre initiative. L'histoire, dont nous tirons si peu d'enseignements, devrait pourtant nous apprendre que c'est le plus souvent le hasard qui choisit à notre place. Car c'est lui qui détermine l'embranchement et par conséquent la forme, la vigueur, la vitesse même du changement de notre vie, finalement la qualité de ce changement lui-même. « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, disait Pascal, la face du monde eût été changée ».

Ce mot de Pascal s'applique à bien d'autres moments décisifs de l'histoire, mais il faut en voir les limites. Les périodes dramatiques offrent d'autres exemples qui éclairent cette relativité. Les précieux *Mémoires* de Mme de Boigne, qu'on vient de rééditer, montrent bien l'importance tragique des détails que les philosophes de l'histoire négligent. Sa mère était une amie et une confidente de la reine Marie-Antoinette. C'est une étrange occasion de rêverie. Le sort de la Révolution se joua trois fois sur des circonstances. Le soir des journées du 5 et 6 octobre d'abord : le roi voulait quitter secrètement Versailles pour échapper aux manifestants et se rendre à Rambouillet. Tout était prêt : la frère de Mme de Boigne et M. de Saint-Priest, déguisés, bottés et armés attendaient sur la terrasse. Il s'agissait de faire sortir un carrosse avec la reine et les enfants par une sortie qui n'était pas gardée. Mais l'étiquette exigeait qu'on passât par tant d'intermédiaires qui avaient le privilège de transmettre les ordres du roi qu'il fallut des heures pour préparer cette évasion nocturne contraire au cérémonial : on dut y renoncer. La même petite cause fit échouer la fuite à Varennes. On avait mieux préparé l'affaire. Pour accompagner la famille royale on avait réservé une place dans le carrosse du roi à M. de Viomesnil, officier énergique et résolu, mais que son rang n'autorisait pas à cette faveur. Au dernier moment, la gouvernante des enfants de France eut une crise de nerfs : sa dignité lui donnait le droit imprescriptible d'accompagner les enfants en tous lieux. Le roi céda à ses larmes. M. de Viomesnil ne fut pas du voyage : c'était pourtant le seul homme qui n'eût pas hésité à casser d'un coup de pistolet la tête du vertueux citoyen Soupe qui retint le

carrosse royal à trois cents mètres de la frontière derrière laquelle piaffaient les chevaux de l'armée royale. Le troisième épisode est bien connu : c'est l'irrésolution de Louis XVI dans la journée du 10 août, pendant laquelle le lieutenant Bonaparte, se promenant sur la terrasse des Feuillants, serrait les poings avec fureur en s'écriant *Que coglione !* En ces trois rencontres, le sort de la monarchie eût été changé avec un peu de résolution et d'énergie. Mais le changement profond dans la société n'était-il pas inéluctable ? La logique de l'étape pouvait-elle être brisée par l'événement ?

De même si l'armée de Grouchy avait paru à 5 heures du soir sur la plaine de Waterloo au lieu de l'armée de Blücher. L'*establishment* eût été différent, la forme du pouvoir aussi, la figure de l'histoire en somme, son apparence, eussent été autres, mais l'entrée en scène de la bourgeoisie et du peuple se serait substituée inévitablement à la société des castes. On retrouve les limites de la question de Pascal. Une victoire d'Antoine à Actium n'eût été qu'un changement d'état-major à la tête de l'empire romain avec un autre style du pouvoir peut-être : une bataille indécise eût avancé de trois cents ans la naissance de l'empire d'Orient. Mais quel changement au fond ?

Quel changement peuvent apporter les hommes à la logique de l'étape ? Un rocher peut détourner le fleuve, mais le fleuve continue son cours. Autrement. Quelle est la valeur de cet « autrement » ? Une priorité de la caste militaire dans un XIX^{ème} siècle bonapartiste eût changé apparemment les rapports du capitalisme et du pouvoir. Et par conséquent l'échelle des valeurs et la hiérarchie. C'est peu de choses pour ceux qui croient que tout est commandé par l'évolution de l'industrie, c'est beaucoup pour ceux qui pensent que les peuples ont en eux une certaine volonté de rester eux-mêmes, une certaine résistance aux poisons que le progrès industriel répand en même temps qu'il transforme notre vie.

Hitler pour mille ans ? Qu'est-ce qu'il y aurait de changé dans notre vie quotidienne ? Les gisements de pétrole n'augmentent pas sur l'ordre d'un führer. Une question de personnes ? Peut-être tout est là. Nous disons que l'histoire est celle des peuples : est-ce qu'elle n'est pas surtout celle

des puissants ? Une question de discipline aussi : le pétrole ne jaillit pas sous la baguette d'un sourcier, mai il se remplace, le pillage des ressources naturelles peut être arrêté par quelque main forte et prévoyante. Nous serions aussi riches, nos avions iraient aussi vite, la révolution électronique serait venue à son heure, elle aurait renforcé d'autres puissants que ceux auxquels elle profite actuellement. Nous serions moins libres ? Sommes-nous si sûrs d'être libres ? Sommes-nous sûrs d'aller vers un monde plus libre ? La liberté politique par laquelle on nous amuse n'est-elle pas un moyen de nous masquer la confiscation de notre *vraie* liberté ? L'apparition même de ce mot nous renseigne sur le transfert de l'histoire à la morale que nous faisons chaque fois que nous parlons d'un *sens de l'histoire*. Finalement, la sauvegarde, au moins formelle, de la liberté est le seul *but* que nous puissions assigner à l'histoire. N'est-ce pas avouer que nous la chargeons, non seulement d'une direction, mais d'une signification qu'elle n'a jamais eue ?

Dans ce développement informel de l'histoire, sur cet arbre qui croît, qui vit, se ramifie, quelle greffe, quelle taille est la marque de l'homme ? Le hasard, plus puissant que nous, se charge-t-il seul des embranchements ? Le mot de Pascal est une réponse que nous devons compléter. Le nez de Cléopâtre, qu'il fût plus long ou plus court, rien *d'essentiel* n'eût été changé. Mais, au même moment, à peu d'années près, naissait en Judée un enfant qui, lui, allait changer pour deux mille ans le destin des hommes. Les « événements, c'est cela. Une idée qui oriente la masse humaine en fusion, une ravine qui se creuse dans le lit du fleuve, un bourgeon, un seul bourgeon sur l'arbre de vie, et c'est une autre orientation de l'histoire, un autre destin pour les hommes. Il n'existe pas de *sens de l'histoire*, mais des *phases* de l'histoire dont la pensée est la sève. En elle réside notre vrai pouvoir : notre pouvoir contre le destin.

C'est ce qui donne un sens à tout ce qui est lutte pour une idée ou simplement maintien d'une idée. Toute idée est bourgeon, « œil », comme disent les jardiniers, qui peut être le départ d'une nouvelle branche, à condition qu'elle ne dépérisse pas. Car les idées sont cette sève même de l'his-

toire et doublement : elles sont la sève qui nourrit les maîtresses branches par les désirs qu'engendre toute transformation des moyens de l'humanité et qui détermine ainsi les *phases* de l'histoire, mais elles sont aussi à l'origine des diverses possibilités d'utilisation de ces moyens, donc *des* *avenirs* différents et finalement *des* *histoires* différentes qui sont offertes aux hommes. Car l'histoire des hommes est pareille à l'outre dans laquelle le dieu Eole enfermait les vents. L'outre contient tous les vents et les prophètes ont le pouvoir de l'ouvrir. Ce sont eux qui font l'histoire. Et le prophète triomphera toujours des robots. Car le prophète peut se servir du robot, mais le robot ne peut pas se servir du prophète. Même lorsqu'il s'imagine qu'il le peut.

Maurice BARDECHE.

Louis THOMAS.

Gobineau et le Christianisme

L'étude ci-dessous consacrée à Gobineau et le christianisme est extraite d'un curieux ouvrage de Louis Thomas « Arthur de Gobineau, inventeur du racisme » que le Mercure de France publia en 1941.

Louis Thomas, né à Perpignan en 1885, auteur d'une douzaine d'ouvrages dont certains mériteraient d'être mieux connus (Les Etats-Unis inconnus, Mémoires du Marquis d'Agen, Alphonse Tounenel), héros des deux guerres mondiales, mit à profit ses mois de captivité en 1940, pour relire « L'essai sur l'inégalité des races humaines » la plume à la main.

Le résultat de ce travail ne manque pas d'intérêt. Ce sont des « morceaux choisis » de l'Essai, commentés et classés par thème au nombre d'une trentaine, qui permettent, au-delà de toutes les réserves qu'il est permis d'apporter à certaines interprétations historiques de Gobineau, de comprendre sa pensée fondamentale.

Le volume de Louis Thomas ne sera vraisemblablement jamais édité, car il fait partie de cette production littéraire de 40-44 qualifiée aujourd'hui de « maudite » et « mal-pensante ». Il n'est donc pas surprenant que la dernière génération des gobinistes « officiels » dont le grand maître est M. Duff, professeur à l'Université hébraïque de Jérusalem, réprovoie cet ouvrage qualifié par J. Gaulnier dans son malveillant « Spectre de Gobineau » (J.-J. Paumert) d'extravagant.

J.-P. DE GUIBERT.

LE CHRISTIANISME ?

Un esprit de la taille de Gobineau ne pouvait pas ne point se confronter avec ce grand fait historique qu'a été le christianisme et son influence sur la vie des peuples.

L'angle par lequel Gobineau a abordé le problème a été la démonstration de l'axiome de politique et d'ethnologie que voici : *Le christianisme ne crée et ne transforme pas l'aptitude civilisatrice des peuples.*

Nous serions au regret de choquer affreusement des personnes que nous respectons et qui sans doute pensent le contraire, mais nous ne pouvons dire que le vrai et exposer les idées de Gobineau telles qu'elles furent, même si elles contredisent l'affirmation, exagérée, que toute véritable civilisation est chrétienne.

Notre observateur des peuples et des races commence par remarquer que « toutes les races humaines sont douées d'une égale capacité à entrer dans le sein de la communion chrétienne. Sur ce point-là, pas d'empêchement originel, pas d'entraves dans la nature des races ; leurs inégalités n'y font rien. Les religions ne sont pas, comme on a voulu le prétendre, parquées par zones sur la surface du globe avec leurs sectateurs. Il n'est pas vrai que, de tel degré du méridien à tel autre, le christianisme doive dominer, tandis qu'à dater de telle limite, l'islamisme prendra l'empire pour le garder jusqu'à la frontière infranchissable où il devra le remettre au bouddhisme ou au brahmanisme, tandis que les chamanistes, les fétichistes se partageront ce qui restera du monde.

« Les chrétiens sont répandus dans toutes les latitudes et sous tous les climats. La statistique, imparfaite sans doute, mais probable en ses données, nous les montre en grand nombre, Mongols errant dans les plaines de la Haute Asie, sauvages chassant sur les plateaux des Cordillères, Esquimaux pêchant dans les glaces du pôle arctique, enfin Chinois et Japonais mourant sous le fouet des persécuteurs. L'observation ne permet plus, sur cette question, le plus léger doute. Mais la même observation ne permet pas non

plus de confondre, comme on le fait journellement, le christianisme, l'aptitude universelle des hommes à en reconnaître les vérités, à en pratiquer les préceptes, avec la faculté, toute différente, d'un tout autre ordre, d'une tout autre nature, qui porte telle famille humaine, à l'exclusion de telles autres, à comprendre les *nécessités* purement terrestres du perfectionnement social, et à savoir en préparer et en traverser les phases, pour s'élever à l'état que nous appelons *civilisation*, état dont les degrés marquent les rapports d'inégalité des races entre elles. »

Ce n'est pas à dire que Gobineau fasse sien l'argument trop facile, et qui date des francs-maçons du XVIIIème siècle, que la doctrine chrétienne du renoncement est contraire au développement social : l'humanité n'est pas près de renoncer aux choses du siècle, et dans ce domaine, le christianisme demandait beaucoup pour obtenir un peu. « En outre, les préceptes chrétiens sont un grand véhicule social, en ce sens qu'ils adoucissent les mœurs, facilitent les rapports par la charité, condamnent toute violence, forcent d'en appeler à la seule puissance du raisonnement, et réclament ainsi pour l'âme une plénitude d'autorité, qui, dans mille applications, tourne au bénéfique bien entendu de la chair. Puis, par la nature toute métaphysique et intellectuelle de ses dogmes, la religion appelle l'esprit à s'élever, tandis que, par la pureté de sa morale, elle tend à le détacher d'une foule de faiblesses et de vices corrosifs, dangereux pour le progrès des intérêts matériels. Contrairement donc aux philosophes du XVIIIème siècle, on est fondé à accorder au christianisme l'épithète de civilisateur : mais il y faut de la mesure, et cette donnée trop amplifiée conduirait à des erreurs profondes.

« Le christianisme est civilisateur en tant qu'il rend l'homme plus réfléchi et plus doux ; toutefois, il ne l'est qu'indirectement, car cette douceur et ce développement de l'intelligence, il n'a pas pour but de les appliquer aux choses périssables, et partout on le voit se contenter de l'état social où il trouve ses néophytes, quelque imparfait que soit cet état. Pourvu qu'il en puisse élaguer ce qui nuit à la santé de l'âme, le reste ne lui importe en rien. Il laisse les Chi-

nois avec leur robe, les Esquimaux avec leurs fourrures, les premiers mangeant du riz, les seconds du lard de baleine, absolument comme il les a trouvés, et il n'attache aucune importance à ce qu'ils adoptent un autre genre d'existence. Si l'état de ces gens comporte une amélioration conséquente à lui-même, le christianisme tendra certainement à l'amener ; mais il ne changera pas du tout au tout les habitudes qu'il aura d'abord rencontrées et ne forcera pas le passage d'une civilisation à une autre, car il n'en a adopté aucune : il se sert de toutes et est au-dessus de toutes. »

Et Gobineau ajoute : « Je n'ai jamais compris cette doctrine toute moderne qui consiste à identifier tellement la loi du Christ avec les intérêts de ce monde, qu'on en fasse sortir un prétendu ordre de choses appelé la *civilisation chrétienne*.

« Il y a indubitablement une civilisation païenne, une civilisation brahmanique, bouddhique, judaïque. Il a existé, il existe des sociétés dont la religion est la base, a donné la forme, composé les lois, réglé les devoirs civiques, marqué les limites, indiqué les hostilités ; des sociétés qui ne subsistent que sur les prescriptions plus ou moins larges d'une formule théocratique, et qu'on ne peut pas imaginer vivantes sans leur foi et leurs rites, comme les rites et la foi ne sont pas possibles non plus sans le peuple qu'ils ont formé. Toute l'antiquité a plus ou moins vécu sur cette règle. La tolérance légale, invention de la politique romaine, et le vaste système d'assimilation et de fusion des cultes, œuvres d'une théologie de décadence, furent, pour le paganisme, les fruits des époques dernières. Mais, tant qu'il fut jeune et fort, autant de villes, autant de Jupiters, de Mercures, de Vénus différents, et le dieu, jaloux, bien autrement que celui des Juifs et plus exclusif encore, ne reconnaissait, dans ce monde et dans l'autre, que ses concitoyens. Ainsi, chaque civilisation de ce genre se forme et grandit sous l'égide de la divinité, d'une religion particulière. Le culte et l'Etat y sont unis d'une façon si étroite et si inséparable, qu'ils se trouvent également responsables du mal et du bien. Que l'on reconnaisse donc à Carthage les traces politiques du culte de l'Hercule tyrien, je crois qu'avec

vérité l'on pourra confondre l'action et la doctrine prêchée par les prêtres avec la politique des suffètes et la direction du développement social. Je ne doute pas non plus que l'Anubis à tête de chien, l'Isis Neith et les Ibis n'aient appris aux hommes de la vallée du Nil tout ce qu'ils ont su et pratiqué ; mais la plus grande nouveauté que le christianisme ait apportée dans le monde, c'est précisément d'agir d'une manière tout opposée aux religions précédentes. Elles avaient leurs peuples, il n'eut pas le sien : il ne choisit personne, il s'adresse à tout le monde, et non seulement aux riches comme aux pauvres, mais tout d'abord il reçut de l'Esprit-Saint la langue de chacun (1), afin de parler à chacun l'idiome de son pays et d'annoncer la foi avec les idées et au moyen des images les plus compréhensibles pour chaque nation. Il ne venait pas changer l'extérieur de l'homme, le monde matériel : il venait apprendre à le mépriser. Il ne prétendait toucher qu'à l'être intérieur. Un livre apocryphe, vénérable par son antiquité, a dit : « Que le fort ne tire point vanité de sa force, ni le riche de ses richesses, mais celui qui veut être glorifié se glorifie dans le Seigneur » (2). Force, richesses, puissance mondaine, moyens de l'acquérir, tout cela ne compte pas pour notre loi. Aucune civilisation, de quelque genre qu'elle soit, n'appela jamais son amour ni n'excita ses dédains, et c'est pour cette rare impartialité, et uniquement par les effets qui devaient en sortir, que cette loi put s'appeler avec raison *catholique*, universelle, car elle n'appartient en propre à aucune civilisation, elle n'est venue préconiser exclusivement aucune forme d'existence moderne, elle n'en repousse aucune et veut les épurer toutes. »

Il y a chez Gobineau une telle intelligence de ce qui est grand dans l'homme, que sa critique de la liaison, de l'Identité faussement établie entre civilisation et christianisme ne tend nullement à diminuer le christianisme. Loin de là ! Mais enfin il lui faut dire les choses telles qu'elles furent, et

(1) Actes des Apôtres. II, 4, 8, 9, 10, 11.

(2) *Evangelies apocryphes* : Histoire de Joseph le Charpentier, chap. Ier, in-12, Paris, 1849.

l'on ne peut admettre les déformations des faits par exagération de respect et d'amour, même lorsqu'il s'agit d'une religion :

« Les preuves de cette indifférence pour les formes extérieures de la vie sociale elle-même remplissent les livres canoniques d'abord, puis les écrits des Pères, puis les relations des missionnaires, depuis l'époque la plus reculée jusqu'au jour présent. Pourvu que, dans un homme quelconque, la croyance pénètre, et que, dans les actions de sa vie, cette créature tende à ne rien faire qui puisse transgresser les prescriptions religieuses, tout le reste est indifférent, aux yeux de la foi. Qu'importent, dans un converti, la forme de sa maison, la coupe et la matière de ses vêtements, les règles de son gouvernement, la mesure du despotisme ou de liberté qui anime ses institutions publiques ? Pêcheur, chasseur, laboureur, navigateur, guerrier, qu'importe ? Est-il, dans ces modes divers de l'existence matérielle, rien qui puisse empêcher l'homme, je dis l'homme de quelque race qu'il soit issu, Anglais, Turc, Sibérien, Américain, Hottentot, rien qui puisse l'empêcher d'ouvrir les yeux à la lumière chrétienne ? Absolument quoi que ce soit ; et, ce résultat une fois obtenu, tout le reste compte peu. Le sauvage Galla est susceptible de devenir, en restant Galla, un croyant aussi parfait, un esprit aussi pur que le plus saint prélat d'Europe. Voilà la supériorité saillante du christianisme, ce qui lui donne son principal caractère de *grâce*. Il ne faut pas le lui ôter simplement pour complaire à une idée favorite de notre temps et de nos pays, qui est de chercher partout, même dans les choses les plus saintes, un côté matériellement utile.

« Depuis dix-huit cents ans qu'existe l'Eglise, elle a converti bien des nations, et chez toutes elle a laissé régner, sans l'attaquer jamais, l'état politique qu'elle avait trouvé. Son début, vis-à-vis du monde antique, fut de protester qu'elle ne voulait toucher en rien à la forme extérieure de la société. On lui a même reproché, à l'occasion, un excès de tolérance à cet égard. J'en veux pour preuve l'affaire des jésuites dans la question des cérémonies chinoises. Ce qu'on ne voit pas, c'est qu'elle ait jamais fourni au monde un type

unique de civilisation auquel elle ait prétendu que ses croyants dussent se rattacher. Elle s'accommode de tout, même de la hutte la plus grossière, et là où il se rencontre un sauvage assez stupide pour ne pas vouloir comprendre l'utilité d'un abri, il se trouve également un missionnaire assez dévoué pour s'asseoir à côté de lui sur la roche dure, et ne penser qu'à faire pénétrer dans son âme les notions essentielles du salut. Le christianisme n'est donc pas civilisateur comme nous l'entendons d'ordinaire ; il peut donc être adopté par les races les plus diverses sans heurter leurs aptitudes spéciales, ni leur demander rien qui dépasse la limite de leurs facultés. »

Et Gobineau, après l'énoncé d'autres preuves de sa thèse, de conclure par cette affirmation indéniable : « On ne m'indiquera pas, en compulsant tous les registres de l'histoire, une seule nation venue à la civilisation européenne par suite de l'adoption du christianisme, pas une seule que le même grand fait ait portée à se civiliser d'elle-même lorsqu'elle ne l'était pas déjà.

« Mais, en revanche, je découvrirai dans les vastes régions de l'Asie méridionale et dans certaines parties de l'Europe, des Etats formés de plusieurs masses superposées de religionnaires différents. Les hostilités des races se maintiendront inébranlablement à côté, au milieu des hostilités des cultes, et l'on distinguera le Patan devenu chrétien de l'Hindou converti, avec autant de facilité que l'on peut séparer aujourd'hui le Russe d'Orenbourg des tribus nomades christianisées au milieu desquelles il vit. Encore une fois, le christianisme n'est pas civilisateur, et il a grandement raison de ne pas l'être. »

Ce qui, encore une fois, n'empêche pas Gobineau de reconnaître, lorsqu'il y a lieu, les bienfaits du christianisme. Témoin la belle page dans laquelle il résume l'heureuse action de l'Eglise sur les peuples au moyen-âge. (*La Fleur d'Or*, pages 19 à 21). Mais la nature et la forme même de la civilisation aryenne dataient de bien avant le christianisme.

Giorgio ALMIRANTE.

INTRODUCTION

à l'œuvre de Robert BRASILLACH

II

Le fascisme de Brasillach

Du tendre abandon, de l'infinie mélancolie presque au bord de la plainte, tout à coup voilà que le poète s'en évade, voilà que l'homme se reprend à espérer au-delà de la mort, voilà qu'il pense à son dernier message, celui qu'il adresse aux jeunes gens qui viendront. Un message politique ? Certes ; mais seulement si l'on entend sous le nom de politique, comme on devrait le faire, l'art de donner un but et un itinéraire aux hommes, et d'abord à la jeunesse sur la route de la civilisation. Tel est le « fascisme » de Brasillach dans la conclusion de sa *Lettre à un soldat de la classe soixante* :

« Je veux donc être franc avec le fascisme, dire ce que nous ne savions peut-être pas avant la guerre, parler de cette nostalgie de la liberté que le tête-à-tête avec lui nous a donné. Mais il n'en reste pas moins que sa poésie extraordinaire est proche de nous, et qu'il demeure la vérité la plus exaltante du XXème siècle, celle qui lui aura donné sa couleur. Ce que nous lui reprochons par souci de la vérité vient tantôt d'insuffisances nationales, tantôt d'erreurs passagères, tantôt de conditions de vie difficiles, tantôt de la guerre elle-même (et dans ce cas les démocraties ont commis les mêmes erreurs, si erreurs il y a). Mais sa chaleur, sa grandeur, son feu merveilleux, c'est ce qui lui appartient. Un camp de jeunesse dans la nuit, l'impression de faire corps avec sa nation tout entière, l'inscription à la suite des héros et des saints du passé, une fête totalitaire, ce sont là des éléments de la poésie fasciste, c'est ce qui aura fait la folie et la sagesse de notre âge, c'est, j'en suis sûr, ce que la jeunesse, dans vingt ans, oublieuse des tares et des erreurs,

regardera avec une sombre envie et une nostalgie inguérissable. » C'est, comme nous l'avons vu plus haut, quand nous avons parlé de la philosophie de la vie qu'exprimait Brasillach, une conception du bonheur, compris comme une sorte de miracle, un arrêt magique du temps qui cesse de s'écouler, de passer, et dans lequel il est merveilleux de se laisser vivre. Le critique qui a parlé de « fascisme romantique » à propos de Brasillach a certainement pensé à cet ultime message à une jeunesse européenne dont il avait prévu qu'elle serait « nostalgique » et qu'il voyait, toutefois, qu'il voulait également résolue à se rendre maître de son avenir.

L'essai sur André Chénier, écrit à Fresnes après la condamnation à mort, et donc dans l'imminence de l'exécution, place lumineusement dans l'histoire de la France et dans celle de l'Europe le drame de Brasillach et celui des hommes qui pour les mêmes motifs eurent à endurer la persécution dans tant de pays européens. C'est l'histoire qu'il chante avec sa poésie et qu'il écrit avec son sang ; c'est le témoignage, c'est le martyre, d'une étape dans le long cheminement des peuples, qui, répétant les mêmes erreurs au long des décennies et des siècles dégage et fait briller la même vérité. Bardèche écrit, en commentant l'essai de Chénier : « La première partie de l'essai est peut-être ce que Brasillach a écrit de plus parfait... L'anarchie, la terreur sanglante, les assassinats, les pillages, le vocabulaire même se projettent d'une époque sur l'autre comme si on les voyait pour la seconde fois. »

Les lettres que Brasillach écrivit de la prison à sa famille, à son avocat Jacques Isorni, à François Mauriac, peuvent être résumées dans la lettre très brève qu'il écrivit à sa mère le 24 janvier 1945, aussitôt après la condamnation à mort : « Maman chérie... je n'ai pas un instant perdu mon sang-froid, je puis le dire, au cours de cette journée. Je n'ai même pas été « insolent » comme l'ont dit certains journaux. D'ailleurs d'autres journaux ont été fort corrects à mon égard. Tu auras su aussi qu'il y a eu un pauvre garçon, que j'ai bien rencontré une fois ou deux, qui s'est fait arrêter pour avoir manifesté contre le tribunal. J'espère qu'il

sortira vite de prison. C'est bien touchant. — Je pense à toi constamment, tendrement, maman chérie. »

Ce qui émeut le poète condamné à mort dans la journée même de la condamnation, c'est le « pauvre garçon » qui se fait arrêter à l'audience au nom de la vraie justice (1). Et c'est là pour Robert Brasillach, le fait symbolique de cette journée, de cette journée qui décidait de son sort : qu'un jeune inconnu, qu'un soldat sans nom de la vérité et de la justice, lançant un défi à la Société et au Pouvoir, ait été arrêté à cause de lui. Car c'est le geste qui rachète toute une génération et qui transforme le verdict qu'on vient de prononcer en une espérance qui s'élanche vers l'avenir.

Le 6 février 1945, le jour de son exécution, Brasillach écrivit quelques lignes sous le titre *La mort en face*. Jamais page ultime ne fut plus chargée de poésie. Jamais testament spirituel ne fut plus limpide et dépouillé. « On dit que la mort ni le soleil ne se regardent en face. J'ai essayé pourtant. Je n'ai rien d'un stoïcien, et c'est dur de s'arracher à ce qu'on aime. Mais j'ai essayé pourtant de ne pas laisser à ceux qui me voyaient ou pensaient à moi une image indigne. » Et il continue : « Les trois derniers soirs, j'ai relu le récit de la Passion, chaque soir, dans chacun des quatre Evangiles. Je priais beaucoup et c'est la prière, je le sais, qui me donnait un sommeil calme. Le matin, l'aumônier venait m'apporter la communion. Je pensais avec douceur à tous ceux que j'aimais, à tous ceux que j'avais rencontrés dans ma vie. Je pensais avec peine à leur peine. Mais j'essayais le plus possible d'accepter. »

Accepter. Telle est la dernière parole de Robert Brasillach. Et la plus chrétienne de toutes. Et en même temps la plus courageuse et la plus virile. Accepter, qui n'est pas subir. Car l'acceptation n'est pas un fatalisme passif, résigné et parfois cynique. L'acceptation est une compréhension

(1) Il s'agit de Jacques Poillot, que nos lecteurs les plus anciens connaissent bien, puisqu'il fut de 1945 à 1962, sous le nom de Jacques Mayenne, le rédacteur en chef de *Défense de l'Occident*. Il devait mourir brusquement, quelques années plus tard, d'une leucémie foudroyante qui l'emporta en trois semaines.

de la créature à l'égard de la décision de son créateur, c'est la forme la plus haute de l'amour de Dieu et de la foi en Dieu. L'acceptation est la victoire de l'esprit sur la matière, la victoire remportée au moment même où la matière semble triompher, au moment où matériellement c'est la mort qui triomphe. L'acceptation est le symbole de l'Évangile de Fresnes.

Un Évangile en vers

Et alors sur cet Évangile en vers, sur les *Poèmes de Fresnes*, Maurice Bardèche a noté deux choses essentielles : « On aurait tort de croire que les *Poèmes de Fresnes* sont de la très grande poésie, mais il n'en est pas moins faux de prétendre qu'ils ne doivent leur éclat qu'aux circonstances. Il est bien vrai que ce sont « des chansons assez minces. » Seulement cette pauvreté, elle est peut-être ce qu'il y a de plus beau dans les *Poèmes de Fresnes* » (1).

Ce jugement est tout à fait confirmé par l'examen et l'analyse stylistique. Brasillach, dans les *Poèmes de Fresnes* n'a imité personne, ne s'est inspiré de personne, ne prend place dans aucun courant de l'histoire littéraire ou du style. Il a retracé, sans le moindre artifice, son propre drame et celui de toute une génération. Sa langue peut sembler pauvre, elle correspond seulement à un ton personnel. Elle donne une image complète de l'homme, de l'artiste, de l'intellectuel engagé, du chrétien : c'est un témoignage qui a une valeur pour toutes les époques. Et c'est par là un essai inoubliable de cette « poésie de tout l'être » dont Brasillach parlait dans sa jeunesse en 1927, quand, à dix-huit ans, se référant à Virgile auquel il devait consacrer peu après son premier ouvrage, il écrivait : « Je ne crois ni possible ni durable la poésie pure, je ne reconnais comme valable que la poésie totale, celle de Virgile. » « Poésie totale », parce que totalement engagée, parce que expression de l'écrivain dans la totalité de ses sentiments et de ses raisons de vivre : et

(1) Citation de Bernard de Falloir reproduite dans l'Introduction au tome IX des *Oeuvres complètes* de Robert Brasillach, p. 11.

d'autant plus pure et limpide, simple et « nue » et instinctive, immédiate, donc sans recherches, qu'elle est plus totalement une expression de l'homme et par conséquent de sa vie, et par conséquent d'une histoire à laquelle il a participé, ce qui lui donne la valeur d'un message. En d'autres termes (si l'on nous permet un rapprochement qui ne peut être regardé comme inconveniant ni hors de saison bien qu'en apparence il semble s'écarter de notre analyse), c'est l'image même de la Culture de Droite telle que nous la concevons : libre et en même temps engagée, et d'autant plus libre, franche et directe qu'elle est plus engagée humainement, historiquement, et même politiquement.

A cet égard, Thierry Maulnier, de son côté, commentant Robert Brasillach, a eu ce mot remarquable : « Je crois bien n'avoir jamais connu personne pour qui la littérature fût, comme pour Robert Brasillach, chair, soupir, rire, amitié, lumière, toute mêlée au monde et toute pleine de lui, ouverte, non fermée » (1).

A ce point de notre analyse, il ne nous reste plus qu'à relever ensemble les traits caractéristiques de cette « poésie nue », ses expressions significatives, qui dès le lendemain de la mort de Brasillach ont été mises immédiatement en circulation dans les premières éditions clandestines qui en furent connues. D'abord, l'*Épître dédicatoire* qui en est l'introduction versifiée :

« Je ne sais pas le temps qui nous reste promis,
Mais qu'importe le temps quand on a des amis. »

C'est bien là cette résonance collective de la vie et de l'art dont nous avons parlé plus haut ; c'est là une conception neuve, juvénile et solide de l'amitié, de ce don plus qu'humain que tant d'écrivains de l'antiquité ont exalté, mais dont la vertu n'avait peut-être jamais été exprimée avec tant de foi : cette amitié qui triomphe du temps, du temps que le destin mesure chichement à celui que la haine des autres destine à la mort. Et encore, dans le même *Épître*,

(1) Thierry Maulnier, Préface au tome VII des *Oeuvres complètes* de Robert Brasillach, pp. Club de l'honnête homme, Paris, 1964, p. XV.

cette « amitié qui naît filleule du danger. » C'est la même idée et une idée qui complète la précédente : l'amitié qui survivra aux années qui passent parce qu'elle a pour origine un péril affronté ensemble. De la résonance collective, on passe à une fraternité spécifique de sentiments, d'engagements, donc de risque partagés. Et alors, à la fin de cette préface la notation la plus belle, que nous avons déjà citée, et la plus significative de toutes celles qu'on relève dans les *Poèmes de Fresnes* :

« ...que le sort long ou court
Ne pourra ruiner le charme de ces jours. »

Les jours qui ont précédé la condamnation et la mort définis ainsi, par un mot si naïf, un mot si pur, « le charme de ces jours ». Rarement un poète a atteint aussi simplement, en confiant au lecteur ses propres impressions, à un tel degré de détachement et de spiritualité. L'*acceptation*, qui est le dernier mot de *La mort en face*, est proche ici de la *reconnaissance* : Je te remercie, mon Dieu, pour l'épreuve que tu m'as envoyée !

Dans les pages qui suivent, Giorgio Almirante analyse pour ses lecteurs italiens les morceaux les plus célèbres des Poèmes de Fresnes et il en dégage la signification chrétienne. Ces poèmes étant connus de la plupart de nos lecteurs, nous avons pensé que leur propre lecture des Poèmes de Fresnes rendait moins nécessaire ce commentaire attentif destiné à un public étranger qui ne possède pas ou ne peut se procurer que difficilement une édition italienne des pages dont il est question.

Les romans de Robert Brasillach

La production de Brasillach dans ce domaine est importante : huit romans publiés et complets (à l'exception des *Captifs* qui a été publié plus tard mais qui n'est pas terminé) et cinq romans de jeunesse qui sont des ébauches, jusqu'à présent inédites. Il faut ajouter à ce compte deux œuvres qui sont peut-être les deux romans les plus authentiques de l'écrivain, ses deux essais biographiques, celui des années 1925 à 1939, *Notre avant-guerre*, et celui des années

1940 à 1944, le *Journal d'un homme occupé*, dont nous aurons à parler dans la dernière partie de notre étude, quand nous examinerons comment Robert Brasillach a participé à la vie de son époque et au drame de son pays.

Disons tout de suite que nous regardons les deux essais autobiographiques de Brasillach comme ses deux romans les plus authentiques, parce que Brasillach, que cette affirmation ne choque pas notre lecteur, n'est pas un romancier, mais plutôt un chroniqueur de sa propre vie, de celle de sa famille et de celle de ses amis. Ce qui ne veut pas dire que ses romans ne méritent pas d'être regardés comme tels et n'ont pas leur place dans l'histoire littéraire de la France et de l'Europe. Cela veut dire seulement qu'il s'agit d'une place à part et d'un type de roman particulier, le roman-chronique, qui fut, du reste, le roman tel qu'il fut conçu et réalisé à l'origine, le roman de la période antérieure au roman historique et au roman réaliste. Et s'il est exact que Brasillach lui-même, grand lecteur de la littérature anglaise et grand admirateur de Dickens et de ses romans, s'est expressément référé à Dickens et à ses délicieuses « figurines » et s'est inspiré de la manière de Dickens, même dans le titre d'un de ses romans (*Le marchand d'oiseaux*) il n'en est pas moins vrai qu'une comparaison entre Dickens et Brasillach ne serait pas soutenable un seul instant si l'on voulait conclure d'un simple apparentement du ton à un apparentement en profondeur ; de même qu'on se tromperait en définissant comme « romantique » l'inspiration littéraire de Brasillach prosateur, avec tout ce que cette épithète comporte de goût de l'introspection, de la confession, de l'égoïsme et aussi, dans l'emploi des couleurs, de l'impressionnisme.

On peut vérifier objectivement ce qui précède en étudiant les romans de Brasillach. Un seul d'entre eux, *L'Enfant de la nuit* est une « histoire vraie » qui a sa propre intrigue, et dont les personnages ne sont pas tirés de la vie de l'auteur. Les sept autres de ses romans relèvent, plus ou moins ouvertement, de l'autobiographie et d'une réflexion sur les grands thèmes qui hantent l'esprit et le cœur de l'écrivain.

Commençons par l' « histoire vraie ». Brasillach lui-même la présente comme telle dans une note manuscrite qui a été conservée et qui résume l'argument du récit. Nous nous trouvons, en somme, en présence des éléments traditionnels du roman réaliste : protagoniste, une jeune fille, Anne, à qui la vie n'a apporté que des sujets d'affliction et de malheur et qui toutefois est capable de se construire un refuge inaccessible de bonté et de richesse spirituelle : situation qui nous fait penser au poète prisonnier qui sera capable, lui aussi, de se construire dans sa cellule un univers qui n'appartient qu'à lui comme Robinson Crusoë dans son île. L'originalité du roman est toute entière dans la victoire de la « tendresse » de la petite Anne sur tout le malheur dont la vie l'a accablée. « La poésie de *L'Enfant de la nuit*, note Maurice Bardèche, est dans la tendresse qui enveloppe tout le roman et qui est le secret du romancier quand il parle d'Anne... Cette tendresse même, cet amour des choses et des êtres, c'est un des chemins du bonheur, une sorte de douceur franciscaine pour aller vers le bonheur » (1). On pourrait dire, par conséquent, que par certains aspects, ce roman relève, lui aussi, de l'autobiographie, puisque la conception de la vie de la pauvre petite héroïne est la conception de la vie comme recherche du bonheur « quand même » que nous avons rencontrée et analysée chez l'écrivain lui-même.

Les autres romans sont autobiographiques en totalité ou en partie et appartiennent par conséquent à la production « poétique » de l'auteur plutôt qu'à sa production narrative. Chronologiquement, le premier des romans de Brasillach est *Le Voleur d'étincelles* publié en 1932, alors que l'écrivain avait à peine vingt-trois ans. Le personnage central, le journaliste Lazare, est tiré de la vie et de la personnalité du romancier. Le milieu familial, le lieu, renvoient également à des souvenirs personnels. Dans le Lazare journaliste du premier chapitre, on reconnaît facilement Brasillach journaliste qui faisait alors ses débuts à la rédaction de *L'Intran-*

(1) Introduction de *L'Enfant de la Nuit*, *Oeuvres complètes de Robert Brasillach*, t. I, p. 154.

sigeant. La généalogie de la famille Mir, à laquelle appartient Lazare, est imaginaire, mais le nom est le nom même de la grand'mère maternelle de Brasillach. La maison de Collioure où se déroule le roman est la vieille maison que possédait là son grand-père maternel Jacques Redo, chez lequel Brasillach et sa sœur passaient chaque année quelques jours de leurs vacances. Et enfin, pour la première fois dans ce roman, Brasillach met en scène sa mère, bien qu'il réduise son rôle à une gracieuse apparition.

Deux remarques sont importantes à propos de ce roman. D'abord la singulière conception de la famille telle qu'elle s'exprime dans cette phrase placée dans la bouche de Claude, le personnage féminin dans lequel on peut reconnaître la mère de l'écrivain : « Les nègres pensent que la famille, la tribu, sont placées sous la protection d'une bête au sang de laquelle nous sommes tous apparentés... On ne connaît personne si on ne connaît sa mère et son enfance. » C'est là le sens tribal, ancestral, sauvage, pour ainsi dire, du lien familial, lien magique et mystérieux et, au fond, lien animal. Et plus loin cette affirmation « qu'on ne connaît pas un homme si l'on ne connaît pas sa mère (notez le mot : sa mère, pas de référence à la paternité, seulement à la maternité), explique par une transcription symbolique cette idée que la famille est essentiellement celle que la mère a représentée dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain. En second lieu, il faut remarquer le fait qu'entre Lazar et Claude, l'union se fait avec l'instant du baiser : on ne va pas au-delà et aussitôt après la femme disparaît pour ne plus réapparaître. Il suffirait qu'elle tourne la tête dans la direction de l'homme, au moment pathétique qui se place à la fin de leur longue conversation en tête à tête : mais à ce moment le visage de la femme se détourne de celui de l'homme et celui-ci ne fait rien pour la contraindre, il ne fait rien pour la redresser vers lui. C'est là une phase de cette histoire du renoncement par lequel s'exprime dans l'œuvre de Brasillach son désir de l'amour charnel.

Vient ensuite, après cette parenthèse narrative représentée par *L'Enfant de la nuit*, un autre roman pratiquement sans péripétie, *Le marchand d'oiseaux* dont nous avons

déjà noté le titre à la Dickens. Il s'agit d'une œuvre complexe, parce qu'il s'agit d'un roman qui est un tournant dans l'œuvre, ayant pour origine un tournant dans la vie de l'écrivain. Commencé au début de 1933, l'ouvrage fut abandonné puis repris en juin 1935 pour être publié en 1936. La première partie fut écrite à Lyon où Brasillach accomplissait son service militaire. Le tournant dans sa vie est un changement radical de l'environnement, la séparation, provisoire bien sûr, d'avec tous ses amis de Paris, le brusque passage de la vie de bohème à la vie de caserne, en un mot la première rencontre avec la solitude. La réaction de l'écrivain fut la suivante : abandon de la grande route de l'« histoire vraie », des tentatives de récits réalistes et particulières et création d'un personnage romanesque, celui du marchand d'oiseaux qui est, remarque Bardèche, « la représentation imprévue du Destin, l'ambassadeur aveugle et innocent de cette puissance redoutable, incarnation familière de Tirésias qui devine l'abîme... » (1).

Cette nouvelle orientation devint définitive avec le roman suivant *Comme le temps passe*, publié un an après, en 1937. Avec *Comme le temps passe*, Brasillach abandonne définitivement le roman d'imagination pour le roman autobiographique : aussi parce que, avant de se mettre au travail, il eut d'abord l'intention d'écrire un roman tout entier inspiré par la vie de sa mère (ce roman ébauché, puis abandonné à cette époque devait avoir pour titre *Laurence Archimbaud*). C'est pourquoi dans *Comme le temps passe*, on pourrait aussi se croire en présence d'une tentative de roman historique, parce que le livre est écrit « au passé » et commence dans les premières années de l'époque 1900. Mais en réalité on ne remonte aux années 1900 que pour retrouver les années de jeunesse de la mère du romancier, alors qu'au contraire, l'atmosphère et les personnages qui la font ont pour point de départ la fantaisie et les années de jeunesse de l'écrivain lui-même. Ce qu'il raconte est une sorte de semble-roman, ce ne sont pas des événements, mais

(1) Introduction au *Marchand d'oiseaux* dans *Oeuvres complètes* de Robert Brasillach, t. I, p. 314.

les impressions, les paysages qui donnent la « ligne mélodique » du roman, comme le note Bardèche. Et il est visible que l'écrivain va volontairement jusqu'à la limite de la provocation et du défi au lecteur, sans se soucier le moins du monde de lui expliquer pourquoi le personnage principal, René, abandonne sa femme pendant quatorze ans puis revient à elle. C'est que les événements importent peu, ni la cause des événements : ce qui compte ce sont les réactions psychologiques, sentimentales ou morales provoquées par les événements.

En substance, le roman raconte cette partie de la vie de Brasillach qui n'a pas été racontée dans *Notre Avant-Guerre*, celle qui commence en 1925 au moment de son arrivée au lycée Louis-le-Grand. Les personnages sont tous tirés de l'existence vécue par l'auteur : René et Florence, c'est Robert et sa sœur Suzanne, leur enfance à Pollensa est la transcription des vacances qu'ils passaient à Canet-Village chez la grand'mère Brasillach, Françoise est la tante Marcelle représentée dans le roman telle qu'elle était dans la réalité, et ainsi de suite. La seconde partie du roman est imaginaire, mais elle a pour point de départ les recherches de Brasillach et de Bardèche sur l'histoire du cinéma, et le voyage en Belgique et en Hollande est le voyage du frère et de la sœur, encore avec Bardèche, aux vacances de Pâques de 1935. Enfin la troisième partie est consacrée à l'amour de René et de Florence qui se sont épousés : mais là encore le fond est autobiographique puisque le roman reproduit le voyage en Espagne en 1935 avec Bardèche et Suzanne qui venaient de se marier. Et dans toute la fin, ce sont les souvenirs qui l'emportent. « C'est le caractère pour ainsi dire *passif* des personnages qui commande tout. Il leur *arrive* des choses. Ils les reçoivent et rien de plus : et c'est par la manière dont ils les reçoivent qu'on les connaît. Il n'est même pas exact de dire qu'il leur arrive *des choses* ; en réalité, il ne leur arrive rien, je veux dire rien qui leur soit propre, il leur arrive seulement que *le temps passe* » (1).

(1) Introduction à *Comme le temps passe*, Oeuvres complètes de Robert Brasillach, t. II, p. 11.

Quand on découvre cette conception de la vie que j'avais déjà rencontrée dans ses œuvres précédentes, mais qui devenait manifeste dans ce roman, il est clair que, même lorsqu'il écrivait des romans, Brasillach faisait œuvre de poète : car c'est la mission et le privilège de la poésie de faire connaître aux hommes la réponse d'une sensibilité humaine aux messages obscurs du destin. Par la route de la poésie, de cette grande poésie, de cette poésie véritable qui ne consiste pas à versifier, mais à se soumettre à la lumière puissante de l'inspiration, passent, éclairant chez Brasillach le destin de l'homme et de l'artiste à la fois, les grands vents de l'histoire.

Nous arrivons alors au roman suivant qui mérite d'être regardé, à notre avis, comme le plus vigoureux et le plus original des romans de Brasillach, *Les Sept Couleurs*, publié en 1939 et écrit de 1938 à avril 1939. Ces dates expliquent tout : 1938 est l'année de l'accord de Munich, l'année de la victoire politique remportée par l'union du fascisme italien et du fascisme allemand, c'est l'année pendant laquelle se dévoilent avec une brutale clarté les deux camps que la guerre opposera l'année suivante ; et, en avril 1939, quand l'écrivain termine la rédaction de son roman, la guerre mondiale est déjà dans l'air, le destin de la France est en train de se nouer tragiquement. Brasillach, à cette date, est depuis deux ans rédacteur en chef de *Je suis partout*, hebdomadaire qui lutte âprement contre la politique de Léon Blum et du Front Populaire, qui lutte âprement contre une déclaration de guerre de la France à l'Allemagne. Cette situation signifie que Brasillach est déjà au centre du cyclone, bien que probablement lui-même ne s'en rende pas compte et attribue plus d'importance à ses positions culturelles et aux problèmes nationaux qu'aux thèmes de la politique au jour le jour. Ajoutons, pour préciser le climat spirituel dans lequel le roman est conçu qu'en 1938, Brasillach, avec d'autres journalistes français, fut invité au Congrès national-socialiste de Nuremberg, d'où il revint, atteste Maurice Bardèche, « stupéfait et en même temps un peu effrayé. »

Politique et imagination

On peut donc parler, pour la première fois, d'un roman « politique » de Brasillach. Mais que veut dire politique pour lui, à cette date ? Et que signifie alors dans ce premier moment son adhésion au fascisme ? Laissons encore une fois la parole à Maurice Bardèche, témoin et en cette circonstance acteur tout proche du narrateur : « Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée juste de ce que fut pour les garçons de cette génération la révélation du fascisme. C'était un monde nouveau, à la fois une nouvelle conception de la vie et un nouveau décor de la vie. Tout ce qu'on leur avait dit de la bourgeoisie, son hypocrisie, sa lâcheté, son égoïsme, tout ce que la propagande communiste elle-même leur répétait depuis dix ans contre la société bourgeoise ploutocratique, contre sa médiocrité et son prosaïsme, ce qui les impressionnait, qui les pénétrait à leur insu, même quand ils étaient antimarxistes, tout ce qu'ils rejetaient, en somme, ils voyaient ou croyaient en voir le contraire. Qu'ils aient été entraînés par une illusion ou que le procès du fascisme soit à refaire, cela importe peu. S'il y avait illusion, elle fut complète. Ils crurent à une nouvelle conception de la vie. Ce fut la même révélation que celle du romantisme cent ans plus tôt. Ils croyaient découvrir une terre nouvelle où régnaient la solidarité, l'égalité, le courage, la joie. »

Nous parlerons plus loin du « fascisme » de Brasillach et, en particulier, de ses rapports intellectuels et politiques avec la pensée germanique. Ici, dans ce roman, il suffit de remarquer que la politique semble occuper la première place, mais, en réalité, ne l'occupe pas : elle fournit seulement le fond sonore sur lequel vivent les deux personnages du roman, Patrice et Catherine. Patrice, en lequel on reconnaît, comme toujours, l'écrivain lui-même et la douce et intelligente Catherine en laquelle, cette fois, ce n'est pas la douce et intelligente sœur Suzanne qu'il faut reconnaître (d'après les souvenirs précisés par Bardèche il faudrait plutôt penser à une gracieuse Odile qu'on surnommait Clymène ou à une jeune Allemande, ironiquement appelée « la fille des Huns »). Nous le relevons parce que, comme nous l'avons

déjà dit, la Catherine des *Sept Couleurs* est un personnage clef, avec Bérénice et Hauviette, sœur de Jeanne d'Arc, pour comprendre un des secrets de Brasillach, sa conception de l'amour.

Les rares personnages féminins de Brasillach qui ne sont pas des reflets de l'âme et de la vie de sa mère et de sa sœur, mais qui sont ou essaient d'être des personnages complexes, et tirés de la réalité, on pourrait les nommer des « femmes évanescences » ou se servant de l'adjectif appliqué par de Sanctis aux personnages féminins de Léopardi : c'est-à-dire femmes qui s'évanouissent, qui disparaissent au moment où pour elles l'amour se réalise. Les femmes chez Brasillach, les rares femmes que nous rencontrons dans son œuvre comme créatures autonomes et étrangères à son milieu familial ne « s'évanouissent » pas à proprement parler, mais s'éloignent doucement par une sorte de sagesse comme Catherine ou en suppliant vainement comme Hauviette, ou en essayant vainement de résister au destin qui les menace comme Bérénice : mais, d'une manière ou d'une autre, elles s'éloignent parce que, ayant à choisir entre le rêve et la vie, elles choisissent la vie comme Catherine ou que, ayant à choisir entre l'amour terrestre et la tentation de la sainteté, elles choisissent cette dernière comme Hauviette, ou que, ayant à choisir entre le bonheur et le destin, elles s'inclinent devant le destin comme Bérénice.

En réalité, ce n'est pas la femme qui choisit, la femme selon Brasillach, laisse le choix se faire, guidée par une sorte d'instinct ou par un destin auquel sa féminité obéit. Le choix appartient à l'homme, le choix appartient à Brasillach lui-même, lequel — déjà entraîné au centre du cyclone, non parce qu'il a adhéré à un parti politique, mais parce qu'il a choisi un certain mode de vie — est déjà l'homme qui « accepte », comme il l'a dit dans la dernière page qu'il ait écrite *La mort en face* : et qui, en acceptant un destin qui le mène à l'engagement suprême et qui le mènera finalement à la mort, sans aucun autre lien que celui qui le lie affectivement à son milieu familial, à sa mère, à sa sœur, à ses amis les plus chers, ne peut pas et ne veut pas se lier par un autre amour. Rien de commun finalement avec les

« femmes évanescentes », conçues comme des fantasmes délicieux et fugitifs, mais la décision du poète qui sait qu'il ne peut pas offrir un « rêve » à des femmes qui savent qu'elles ne pourraient « accepter » un rêve qui n'aboutisse pas à une certitude de vie.

Tel est le contenu poétique, le message des *Sept Couleurs*. Et on le sentira parfaitement en lisant la conclusion de la partie centrale du roman (qui porte ce titre des « Sept Couleurs » parce qu'il est écrit selon sept modes différents de l'expression littéraire, récit, journal, lettres, dialogue scénique etc., comme nous l'avons rappelé dans le chapitre initial de notre étude consacré à la description des œuvres (1).

« CATHERINE : Mon pauvre Patrice !

« PATRICE : Pas tellement à plaindre, il a revu la petite fille d'autrefois.

« CATHERINE : Mais il reste seul et naïf avec la belle voiture rouge. Vous comptiez sur elle pour m'attendrir, Patrice, pour m'enlever et m'emmener dîner au Bois ?

« PATRICE : Ne vous moquez pas.

« CATHERINE : Je ne me moque pas. Vous êtes le Patrice que j'aime, avec ses jouets, et son désir de faire connaître Paris et le monde, tel que je l'ai rencontré, il y a longtemps. C'était Charonne, jadis, que vous m'apportiez sur sa colline, c'est l'Allemagne aujourd'hui. Vous aimez les présents magnifiques et encombrants. Nous avons passé, aussi, l'âge des étrennes.

« PATRICE : Adieu, raison.

« CATHERINE : Adieu, songe.

« PATRICE : Qui l'aurait dit ?

« CATHERINE : Qui l'aurait cru ?

« PATRICE : Que nous croirions retrouver un instant le bonheur et que nous détournerions la tête ?

(1) Ce chapitre destiné aux lecteurs italiens qui ne connaissent pas l'œuvre de Robert Brasillach n'a pas été reproduit dans notre traduction destinée à des lecteurs français mieux informés.

« CATHERINE : Que nous comprendrions qu'il n'est pas le bonheur, mais l'image la plus séduisante de l'ensorcellement et de la peine ?

« PATRICE : Que nous nous croiserions avec nos corps réels, aussi inconsistants et aussi légers pourtant que nos pensées à travers les distances et l'eau ?

« CATHERINE : Et que nous, bien sensés, nous, mûrs et certains, nous, assurés dans la vie, nous donnerions raison aux enfants rageurs que nous avons été et qui, à vingt ans, ont compris qu'ils ne devaient pas vivre ensemble ?

« PATRICE : Adieu, certitude.

« CATHERINE : Adieu, tentation.

« PATRICE : Accompagnez-moi maintenant jusqu'à la porte, comme on accompagne un visiteur. Je n'étais pas autre chose que cela.

« CATHERINE : Je vous accompagne, cher visiteur de marque. Je vais même plus loin. Je descendrai avec vous, je monterai dans la belle voiture rouge, vous me laisserez un peu plus loin, à la limite du Bois, par exemple, comme le jour où nous nous sommes rencontrés. Ou moins encore, au tournant de la rue. Je veux m'asseoir à votre côté, dans le plus grand et le plus somptueux des jouets de Patrice.

« PATRICE : Petite fille...

« CATHERINE : Laissez-moi être une petite fille. C'est pour mes songes.

« PATRICE : Venez préparer vos songes, chère prudente, chère égoïste. Je vous donne bien volontiers la voiture rouge, et le bel adieu, sous les marronniers parisiens. Cela peut bien être, un peu dur toutefois, le dernier cadeau de Patrice.

« CATHERINE : Ce n'est pas envers vous, Patrice, que je suis cruelle.

« PATRICE : Je ne dis rien.

« CATHERINE : Venez, Patrice.

« PATRICE : Ne croyez-vous pas, Catherine, que nous aurions pu être heureux ?

« CATHERINE : Je ne sais plus. »

Dans le roman écrit ensuite, *Les Captifs*, l'autobiographie et la politique se mêlent encore plus ouvertement à cause du contexte, puisqu'il a été rédigé tout d'abord lors de la première expérience de prisonnier de Brasillach, lorsqu'il se trouve en juin 1940 dans le camp de rassemblement allemand de Neuf-Brisach et qu'il a été continué dans les camps de prisonniers de Warburg et de Soest jusqu'au mois de mars 1941. Rentré en France (1), l'écrivain entreprit la révision de son manuscrit, mais n'eut pas le temps de le terminer et le roman, demeuré inachevé, ne fut publié qu'en 1974 (2).

Les trois cents pages du manuscrit publié ne représentent que la moitié du roman tel qu'il devait être. En fait, il s'agit de la première partie de l'ouvrage, qui se rapporte à des événements antérieurs à la guerre. La seconde partie, dont nous ne connaissons que le plan, devait commencer en 1939 ; elle devait se dérouler surtout dans les camps de prisonniers où se seraient retrouvés les acteurs de la première partie et où ils auraient confronté leurs expériences. En se référant aux événements qui ont précédé l'année 1939, la partie rédigée des *Captifs* est toute chargée de souvenirs des événements. Et les personnages sont, là aussi, empruntés à la vie, à commencer par le personnage principal qui est toujours l'auteur lui-même sous le masque de Gilbert, et auprès de lui Simone, la jeune étudiante qui est une autre incarnation de sa sœur Suzanne et Cécile qui est comme toujours une image de la mère de l'écrivain. Et de même les valeurs spirituelles et morales qui sont placées au premier plan dans le roman sont celles que nous avons déjà signalées comme caractéristiques de la conception de la vie de l'écrivain : l'acceptation silencieuse, la tendresse et le courage.

(à suivre)

(1) Robert Brasillach avait été demandé par le gouvernement français pour occuper le poste de Commissaire Général au Cinéma, fonction à laquelle il dut renoncer au bout de trois mois pour s'être opposé aux exigences des Allemands.

(2) Au tome I des *Oeuvres complètes* de Robert Brasillach au Club de l'Honnête Homme.

BABEUF OU L'ANTI-MARX

« J'ai assez vécu pour voir que
« différence engendre haine.

Stendhal.

La révolution de 1789 avait remis au goût du jour les noms d'origine romaine, et Babeuf, né François-Noël, adopta celui de Gracchus en hommage aux deux frères Tibérius et Caius — les *Gracques* — qui avaient tenté, vers 130-120 avant J.-C., d'imposer des lois agraires destinées à freiner l'appétit de l'aristocratie romaine. Tous deux moururent assassinés. Babeuf, quand il choisit le prénom de Gracchus, ne savait pas encore qu'il subirait le même sort.

Un autodidacte

Né en 1760 à St Quentin, François-Noël Babeuf est un autodidacte, fils d'un ancien soldat devenu manouvrier et d'une servante. A dix-huit ans, il a déjà lu Diderot, Mably, Morelly et Rousseau, tous auteurs « engagés » qui l'influencent très fortement ainsi que Dubois de Fosseux, secrétaire de l'Académie d'Arras et adepte fervent des idées nouvelles avec qui il correspond plusieurs années durant. D'origine très modeste, Babeuf doit travailler tôt et il choisit la profession de feudiste qui consiste à rechercher dans les vieilles chartres les droits des propriétaires terriens. Ses lectures se trouvent confirmées par le fait que ces titres de propriété sont souvent sans fondement aucun, ce qui l'oriente dans la voie qu'il adoptera bientôt : la défense passionnée du principe de refonte générale du cadastre au profit des plus humbles.

La révolution le trouve en poste au baillage de Roye (Somme). Il vient à Paris après la prise de la Bastille et se joint à ceux qui attaquent Mirabeau soupçonné — avec quelque raison d'ailleurs — d'être favorable à Louis XVI. C'est à cette époque qu'il écrit ces lignes :

« Il faut respecter les propriétés ? Mais si, sur 24
« millions d'hommes il s'en trouve 15 qui n'aient aucu-
« ne espèce de propriété parce que les autres n'ont pas
« respecté leurs droits, il faut donc que les 15 millions
« se décident à périr de faim pour l'amour des autres ?
« Ils ne s'y décideront pas très volontiers sans doute,
« et, probablement il vaudrait mieux que la classe opu-
« lente s'exécutât envers eux de bonne grâce plutôt
« que d'attendre le désespoir. »

Tout Babeuf, l'homme et les idées ainsi que les actes, est résumé dans ces quelques lignes. On ne peut lui reprocher, comme à tant d'autres publicistes, de parler de choses qu'il ne connaît pas car il vient d'un pays de grandes exploitations — *openfields* — et il est à même d'argumenter contre la loi d'airain imposée par les grands propriétaires, et, également contre le bien-fondé des « preuves » qu'ils avancent dans les procès. Si Babeuf avait vu le jour en Bretagne ou en Provence, il n'aurait probablement laissé aucune trace dans l'histoire.

Plus tard, il attaquera Robespierre et St Just sur ces mêmes thèmes, ce qui lui vaudra d'aller en prison mais avec cette chance fort appréciable à l'époque, de ne pas aller jusqu'à la guillotine. Hélas ! pour lui, ce ne sera qu'un sursis. En 1794, il publie à Paris le *Journal de la liberté de la Presse* qui deviendra *Le Tribun du Peuple*. Il y couvre d'éloges les Thermidoriens et, assez paradoxalement, y fustige « l'utopie égalitaire ». Mais ces éloges ne sont pas pour autant une marque d'adhésion au Directoire, il s'en faut. Babeuf a salué la chute de Robespierre parce que celui-ci et ses amis avaient transformé les idéaux révolutionnaires en une sorte de mécanique sanguinaire où il n'y avait plus place, entre autres choses, pour la liberté, ou alors uniquement pour celle de faire chorus avec St Just sur ce plan. C'est déjà du stalinisme, aussi bien dans le guindé du phénomène que dans ses aspects sanglants.

Avec ses amis, il fonde la Société du Panthéon qui prend pour devise : « Du pain et la Constitution de l'An I ». Le Directoire ordonne alors au général Bonaparte de faire fermer ce club en 1796, ce qui a pour effet de transformer Babeuf, de simple opposant qu'il était, en adversaire irréductible et, bientôt, en conspirateur qui appelle à la création — à l'échelle du pays — d'une « Vendée plébéienne ». La disette qui sévit alors rend populaire la chanson babouviste, *Meurs de froid, meurs de faim*. Barras lui-même, dit-on, n'aurait pas été insensible aux arguments de Babeuf, arguments qui commencent à se répandre, raison amplement suffisante pour que l'opportuniste protecteur de Bonaparte ait cru devoir montrer son intérêt.

Babeuf rejette toute idée de contact avec lui et se réfugie dans la clandestinité, une clandestinité toute relative puisque le gouvernement est quotidiennement informé de ce qui se trame chez les « illuminés » — Carnot dixit — et ce grâce à l'inévitable mouchard de service, ici un certain Grisel.

La veille du jour où devait avoir lieu le soulèvement du camp militaire de Grenelle (10 mai 1796), les conjurés sont arrêtés. Avec Babeuf, il y a Amar, Vadier, Darthé, Sylvain Maréchal, Buonarrotti (1) et Le Peletier. Jugé à Vendôme et condamné à mort, Babeuf se poignarde en plein tribunal (avec, dit-on, un couteau que lui a procuré son fils), mais seulement — et grièvement — blessé, il sera quand même traîné sur la guillotine. Il avait 37 ans. La *Conjuration des Égaux* a perdu son chef et principal animateur.

Orgueil et impuissance

On peut trouver une explication de l'homme chez Babeuf par le fait que cet homme a toujours connu une existence assez précaire où les contrariétés ne manquèrent pas, ce qui eut pour conséquence de le plonger dans un état moral de détresse qu'il tenta souvent de dissiper en jouant les

(1) Michelet dans son *Histoire de la Révolution* nous dit que Buonarrotti est descendant de Michel-Ange.

Jupiter « avec l'orgueil de se garantir capable de pulvériser tous les géants » — dira-t-il. Enfant, il avait grandi dans l'indifférence parentale et dans un dénuement matériel quasi-total. Ce qu'il a appris, il ne le doit qu'à lui-même, et il en conçoit un légitime orgueil, orgueil qui atteindra parfois la puérité, orgueil qui le fait souvent se fâcher et se montrer amer avec les siens et, plus encore bien sûr, avec ses adversaires. Dès son entrée dans la vie professionnelle, il se heurte d'emblée aux hobereaux terriens qui le chargent de prouver le bien-fondé de leurs revendications ; il ne peut être question pour lui de prouver le contraire, évidemment. Il aime sa femme et ses enfants, mais ses aspirations d'ordre intellectuel ainsi que sa volonté de se faire connaître publiquement, feront qu'il méprisera les situations lucratives — parce qu'il ne sait ou ne peut composer ou biaiser — et qu'il les privera du bien-être auquel ils avaient droit, et nous pouvons ajouter : involontairement, car Babeuf, s'il est ambitieux, n'est cependant pas dépourvu des qualités de cœur inconnues de ceux qui veulent, pour faire carrière, tout écraser sur leur passage. Comme souvent en pareil cas, il ne réussira ni à rendre les siens heureux, ni à s'imposer dans la mission qu'il s'était fixée. Sur ce dernier plan, ses adversaires s'en chargeront, car ils craignent ses idées qui sont celles d'un homme qui voit beaucoup plus loin que ses contemporains, et nous savons qu'il n'est jamais bon d'avoir raison trop tôt, quel que soit le camp auquel on appartienne. Il n'est rien de plus amer qu'un incompris, surtout lorsqu'il est persuadé que ses vues sont exactes.

L'héritage babouviste sera traduit et interprété dans un contexte qui n'est plus celui des années 1789-1796, et par des hommes dont les buts ne sont pas les mêmes que les buts que Babeuf s'était donnés. On ne peut cependant pas parler ici de trahison, ou alors, parallèlement, il faudrait aussi parler de trahison pour ce qui est de Rousseau par les adeptes modernes de la démocratie. Les théories politiques vieillissent vite et mal quand elles ne sont que cela, et, recueillies par des successeurs privés d'idées ou d'imagination, elles deviennent totalement étrangères au « père ». Voyez, à titre d'exemple, le st simonisme, le socialisme de Proudhon ou encore le marxisme de ... Marx, etc...

Si Babeuf avait pu provoquer ne serait-ce qu'un début d'exécution de ses théories, il est certain que le babouvisme n'aurait jamais pris ces allures d'auberge espagnole qu'il a prises — notamment en 1848. Et, sujet de réconfort pour sa mémoire, il aurait été moins oublié par la postérité. Mais il en est des prophètes comme du reste des hommes de pensée, on ne les invoque que dans la mesure où il faut justifier une certaine antériorité historique qui en imposera aux « clients ». N'a-t-on pas vu Platon lui-même devenir chef de file chez nos bourgeois progressistes ?

Babeuf travesti en communiste

C'est Karl Marx qui dira de Babeuf qu'il est le « fondateur du premier parti communiste agissant », mais cet hommage en forme de justificatif sera assorti de réserves relatives à « l'art de l'insurrection » (babouviste) et de la constatation finale qu'il ne s'agissait que d'un « communisme grossier ». Il aurait été très difficile pour Babeuf, en effet, de prévoir ce qui deviendra le prolétariat ouvrier, primo, parce qu'il a surtout vécu et étudié en milieu rural, secundo, parce que l'ouvrier en France, à la fin du XVIII^e siècle, n'était encore qu'un minoritaire. Ce qu'il faut tout d'abord retenir de la pensée de Babeuf, c'est un constat d'échec de la révolution bourgeoise de 89 parce que cette révolution a manqué d'un *contenu social*, et il fallait que ce contenu fût élaboré et mis en pratique pour que les choses — la condition des plus humbles en particulier — pussent effectivement changer. Pour lui, avant et pendant la révolution, l'égalité est restée un mythe ; une nouvelle classe (les bourgeois) s'est substituée à une autre (les nobles) pour s'opposer à la redistribution des biens et des terres et en faire surveiller le bon déroulement par des assemblées *locales* élues au suffrage universel. Dans le *Manifeste des Égaux* (2), il écrit ceci :

« Peuple de France ! Pendant quinze siècles tu as
« vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis

(2) Publié à Paris en 1850.

« six années, tu respirez à peine, dans l'attente de l'in-
 « dépendance, du bonheur et de l'égalité. La Révolu-
 « tion française n'est que l'avant-courrière d'une au-
 « tre révolution bien plus grande, bien plus solennelle,
 « et qui sera la dernière. »

Ce n'est certes pas la première fois que l'on fait allu-
 sion à l'Avenir Radieux, mais c'est la première fois qu'on
 le fait en non-philosophe et en s'adressant aux plus déshé-
 rités. Voilà, traduit par les intéressés, une démarche « com-
 muniste », la préfiguration de la lutte des classes qui sera
 prônée dans un demi-siècle par Marx et Engels dans leur
 Manifeste.

« Législateurs et gouvernants qui n'avez pas plus
 « de génie que de bonne foi, propriétaires riches et
 « sans entrailles, en vain essayez-vous de neutraliser
 « notre sainte entreprise en disant : ils ne font que re-
 « produire cette loi agraire demandée plus d'une fois
 « avant eux. »

Sainte entreprise, épithète qui a de quoi étonner le lec-
 teur de notre temps mais qui s'explique par le vieux fond de
 religiosité qui se manifestait encore malgré les événements.
 Ce type d'expression vu par Marx sera qualifié de naïf, et,
 en fait, l'est, car pour véritablement bouleverser un systè-
 me établi, il faut adopter un langage et des méthodes qui
 soient nouveaux.

A notre avis, Babeuf est beaucoup plus proche des po-
 pulistes russes, ceux qui réclameront « la terre et la liberté »,
 et qui seront brutalement réprimés, à la fois, par les tenants
 du tsar et par les bolcheviks.

« Plus de propriété individuelle des terres : la
 « terre n'est à personne. »

dit Babeuf. Après lui et les populistes, ce seront les commu-
 nistes chinois qui s'empareront de ce slogan en forme de
 profession de foi. Marx, on le sait, a basé sa théorie de la
 lutte des classes sur un prolétariat ouvrier-citadin parce que
 cette théorie avait été mise au point dans l'Angleterre de la
 révolution industrielle, ce qui fera que ses disciples et —
 présumés — successeurs se tromperont toujours quand il
 s'agira des paysans. Mao également.

Chasse au superflu et au... « gaspi »

Dans un autre ouvrage intitulé *La revendication de l'Égalité (Cadastre perpétuel)* publié en 1789, Babeuf disait déjà :

« C'est illégitimement que tout homme jouit d'un
« bien-être disproportionné supérieur à celui de
« la part d'avantages qui lui revient dans les rapports
« du produit du pays qu'il habite, combinés avec le
« nombre d'habitants de ce même pays. L'ordre en est
« troublé car la nature, *économe de ses dons*, ne pro-
« duit qu'à peu près ce qui est utile à tous les êtres
« qu'elle crée ; et quelques-uns ne peuvent jouir d'un
« superflu sans que d'autres manquent du nécessaire.

Voilà qui possède un ton très actuel à l'époque où il est tant question du tiers-monde et de la chasse au « gaspi » dans nos pays capitalistes placés sous l'épée de Damoclès du pétrole. Babeuf parle aussi des « tuteurs indignes » du patrimoine commun à tous les hommes, ceux-là mêmes qui ont mis au point un :

« plan d'éducation qui a toujours tendu à pro-
« pager l'extrême misère, à pouvoir parvenir à pres-
« surer continuellement la sueur des malheureux »

tout en donnant à ces derniers :

« des notions telles (qu'ils) ne croyaient pas de-
« voir se plaindre... »

Ici, évidemment, l'éducation religieuse qui prônait, à la fois, l'obéissance et l'égalité (thomiste) est visée. Si nous ne savions pas que tout révolutionnaire qui réussit devient aussitôt le plus borné des conservateurs — voir les accapareurs de Biens Nationaux — cette protestation serait juste, mais pour être applicable, il faudrait que l'homme ne fût pas égoïste, qu'il soit un clerc ou laïc, mais cela Babeuf l'ignorait et l'ignorera toujours. Il pense comme ceux que l'on a appelés par commodité les *Utopistes*, que l'égalité matérielles assure le bonheur de l'être humain, alors qu'elle n'en représente qu'une partie. Hélas ! il y a toujours eu des catégories sociales « plus égales que les autres », tous partis confondus,

et ce sont ces privilégiés qui mènent le bal. Les loups ne se mangent jamais entre eux.

Les naïfs meurent tôt

Oui Babeuf était un naïf, et on ne fait pas de bonne politique (dans le sens moderne du terme) avec des sentiments semblables, pas plus, d'ailleurs, que de bonnes affaires. Il sera rejoint par Henri de St Simon quand celui-ci dira :

« Toute la société doit travailler à l'amélioration
« morale et physique de la classe la plus pauvre. La
« société doit s'organiser de la manière la plus conve-
« nable pour lui faire atteindre ce grand but. »

Ces propos ont des accents « religieux » ; ils sont tenus dix-huit siècles après la venue du Christ et ils sont toujours d'actualité aujourd'hui. Comme quoi les bons sentiments... C'est là une forme de constat qui devrait faire réfléchir, en particulier ceux qui croient, ceux qui pensent avoir reçu mission d'atténuer la misère morale et physique des hommes. Leurs frères en toutes choses, mais...

Babeuf, en marginal de la révolution qu'il était, ne fut jamais dupe de ce qui se faisait dans les clubs et à la Convention. Il écrit à son ami Chaumette :

« L'avez-vous lu cet article de la Déclaration des
« prétendus Droits de l'homme qui définit la propriété
« le droit de disposer à son gré de ses biens, de ses re-
« venus, de ses capitaux, de son industrie ? Droits na-
« turels, imprescriptibles, êtes-vous assez criminelle-
« ment violés ! Bientôt, en vertu de la Déclaration des
« droits de l'homme, vous serez parvenus à élever le
« prix de la livre de pain ! ».

Ce qui deviendra le libéralisme — économique, bien sûr — est déjà combattu par ce « premier communiste » qui s'en tient à Platon : « les richesses doivent être communes entre tous les citoyens » et il faut veiller « à retrancher du commerce de la vie jusqu'au nom de propriété. » En imaginant que Babeuf ait vécu sous un régime dont les fonda-

teurs en ont fait, abusivement, l'un de leurs précurseurs, il est certain que notre « premier communiste » aurait cruellement déchanté sur la plus grande partie de ses idées une fois appliquées ; en particulier sur celle de la prise en charge par l'Etat des enfants en vue d'en faire — à égalité de chances — d'irréprochables citoyens. Qu'aurait pensé Babeuf en voyant ces enfants enrégimentés, endoctrinés dès le plus jeune âge ? lui qui écrivait à son ami Sylvain Maréchal être heureux que son fils soit sensible

« aux charmes d'une poésie qui lui développe,
« d'une manière ravissante et palpable, même pour son
« intellect enfantin, les seuls principes qu'il connaisse. »

Il est vrai qu'entre cette forme de bucolisme hérité du XVIIIème siècle et les *komsomols* du nôtre, le monde est devenu beaucoup plus « réaliste ». On pleure moins au récit des mésaventures d'une bergère et d'un pâtre, mais on prend le deuil — national ou international — quand disparaît quelque Timonier ou quelque Guide. Entre 89 et 96, s'il avait fallu pratiquer ainsi, jamais il n'y aurait eu de révolution car, à l'époque, c'était journallement que disparaissaient ces personnages et le temps aurait manqué au sans-culotte pour chasser le tyran.

Tâtonnement et contradictions parsèment l'œuvre de Babeuf alors que générosité et altruisme représentent ses permanentes et touchantes qualités. Les sceptiques haussent les épaules devant l'œuvre et l'homme, et les propriétaires ricanent. Il n'empêche que Babeuf a su allier ses pensées et ses actes, les rendre étroitement tributaires jusque dans la mort. On publie aujourd'hui des dizaines de livres sur ceux qui ont *failli* mourir pour un idéal ; leurs auteurs touchent des droits, donnent des conférences, prospèrent sous l'œil admiratif et craintif du citoyen-téléspectateur. Babeuf, lui, a préféré tout quitter plutôt que d'avoir à se renier, et c'est en cela qu'il faut lui reconnaître une certaine grandeur.

Michel PELTIER.

Frère Musulman

Avant de vous rapporter cette anecdote, je dois vous préciser qu'elle nous a été contée, à Madame Piégeac et à moi-même, par le Docteur Kurt Mehlbonn. Ceux d'entre vous qui le connaissent m'ont déjà compris...

Le Docteur Kurt Mehlbonn passe en effet, aux yeux des meilleurs esprits de la région, pour ce qu'il est convenu d'appeler un « nostalgique », voire un crypto-nazi. Trop jeune, hélas, pour être criminel de guerre, il n'en a pas moins porté l'uniforme de la Wehrmacht, à l'âge de quatorze ans, et il a défendu Berlin, ce qui est horrible à dire, côte-à-côte avec les Waffen SS, contre les libérateurs soviétiques...

Replié, par la suite, en Allemagne de l'Ouest, et longuement testé par une Commission d'enquête américaine, il fut véhémentement soupçonné de nourrir, d'une façon sournoise, de vilains sentiments. Son taux d'indignation, à l'évocation des crimes de guerre nazis, demeurerait scandaleusement inférieur à son coefficient de réprobation devant les crimes de guerre alliés. Quant à son indice de mauvaise conscience nationale, il était voisin de zéro. Comme il était cependant trop jeune pour que rien de précis pût lui être reproché, on le laissa finir ses études de médecine. Quelques années plus tard, il se fixait à Paris, demandait et obtenait la nationalité française, et ouvrait son premier cabinet de consultation.

Sa carrière, depuis, n'est qu'une suite d'incartades, de provocations et de déménagements. Chaque fois qu'il réussit à se faire une clientèle, il prend à tâche de la faire fuir et se voit bientôt réduit à changer de quartier. Où qu'il se trouve, il tient, par écrit, oralement, des propos... disons : malheureux ! C'est lui qui, dans le numéro de mai 1948 des *Temps modernes*, a osé soutenir, le plus sérieusement du

monde, que le grec ancien était une langue germanique. Il tentait même de le prouver en rapprochant le nom d'Archiloque de l'expression allemande qui signifie : « orifice anal ». Il est vrai que la chose fit rire, à l'époque, du moins ceux qu'elle n'indigna pas. Mais il y a plus grave.

Tout récemment encore, devenu chef de laboratoire à l'Institut Berger, il aurait fort bien pu attendre l'âge de la retraite dans cette confortable situation. Son travail consistait à cultiver le virus de la grippe, afin d'en produire chaque année une variété nouvelle, réfractaire au vaccin de l'année précédente et ne pouvant être combattu qu'au moyen du vaccin spécifique fabriqué pour l'année en cours. L'Institut Berger ne vit plus, tout le monde le sait, que de la grippe annuelle, et il ne tarderait pas à tomber dans la non-rentabilité, c'est-à-dire dans le néant, s'il ne sortait régulièrement, au début de chaque automne, et son virus inédit, et son vaccin approprié.

Le Docteur Kurt Mehbom se tirait à merveille de ce petit travail. C'est ainsi qu'il fut successivement l'auteur de trois gripes historiques : la grippe vietnamienne de 1977-1978, la grippe cambodgienne de 1978-1979 et la grippe corrézienne de 1979-1980. Cette dernière, mise en circulation après son départ de l'Institut, sans précautions suffisantes et après des essais incomplets, coûta malheureusement la vie à trois millions de nos compatriotes. Mais je ne pense pas qu'il faille en accuser le Docteur lui-même.

Pourquoi ce départ précipité ? C'est qu'en septembre 1979 notre homme avait été brutalement *vidé* à la suite d'un article publié sous son nom dans une revue professionnelle : *La Seringue des Hauts-de-Seine*. Le titre, déjà dangereux, en était : *Pigmentation comparée de différentes populations humaines*. Il osait y écrire ceci :

Statistiquement parlant et compte tenu d'un certain nombre de cas d'espèce intermédiaires toujours possibles, il me paraît légitime de soutenir que les individus de race dite noire présentent, dans leur majorité du moins, une pigmentation de peau notablement plus accusée que la plupart des individus de race dite blanche.

De telles insinuations ne pouvaient évidemment rester sans réponse. Elles furent vertement relevées dans l'organe officiel de l'A. C. T. R. A. E. U. S. (Association Contre Tous les Racismes A l'Exception d'Un Seul), et reproduites, les jours suivants, dans toute la presse parisienne, avec les commentaires qu'on devine.

C'est ainsi qu'en automne 1979 le Docteur Kurt Mehlbonn abandonna Paris, où il n'avait plus le moindre espoir de soigner ne fût-ce qu'un rhume des foins, et s'en vint habiter dans notre bonne ville.

Les gens d'ici, vous le savez, n'ont guère la tripe idéologique, et le personnage, quand il fut connu, les amusa fort. Ce sont, comme on dit, des bourgeois de province, des catholiques conservateurs, des esprits libres, enjoués, prudents, avisés, responsables, capables de s'offusquer d'un mot, mais ne reculant jamais devant une réalité. Ils ne tardèrent pas à se prendre d'une amitié souriante et complice pour cet homme sans Dieu, pour ses sorties paillardes, ses propos malsonnants, son effronté refus de croire à la bonté originelle de l'homme, à la culpabilité congénitale de la race blanche et à la rédemption par le collectivisme. L'Abbé Trubert lui-même, qui passe pour intégriste, écoute avec plaisir ses propos sulfureux, se bornant à exprimer, de temps à autre, son intime conviction que la Divine Providence a des vues très précises sur le Docteur Kurt Mehlbonn, qu'elle le destine à quelque haute tâche et que, dès à présent, il suffirait de bien peu de chose pour faire de ce mécréant qui s'affiche une sorte de saint.

Mais laissons-les parler.

Nous sommes dans le salon de Madame Piégeac, notre hôtesse du Samedi, juste après le dîner, et elle vient de nous servir la verveine rituelle. Pas un seul bruit dehors. Les deux enfants de la maison ont dit, bien poliment, bonsoir à tout le monde et se sont retirés dans leur chambre.

— Il y a tant de gens, dit l'Abbé, qui croient croire, mais qui ne vivent pas leur foi ! Cela fait plaisir, au moins, d'en voir un qui la vit sans y croire !

— En somme, dit le Docteur, je serais, d'après vous, quelque chose comme un chrétien honteux ?

— Non pas honteux, mais inconscient...

— Et si je vous disais, moi, que vous êtes un épicurien qui s'ignore ?

— Mais je n'ignore rien du tout ! dit l'Abbé en riant. J'ai la plus grande admiration pour le poème de Lucrèce, et je considère l'épicurisme (le vrai, bien entendu) comme une excellente introduction à l'Évangile !

— Et ça ne vous fait rien que votre ami Lucrèce ne croie pas à l'immortalité de l'âme ?

— Si, ça me fait quelque chose... Mais je ne le crois pas damné pour autant ! Il y a plus grave, tellement plus grave, que de ne pas croire à l'immortalité de l'âme !

— Que dites-vous là, Monsieur l'Abbé ? s'écrie Madame Piégeac.

— Je dis, Madame, très sincèrement ce que je pense !

— Vous n'êtes pas, j'espère, de ces nouveaux chrétiens, qui avouent que l'Enfer existe, mais prétendent néanmoins qu'il n'y a personne dedans ?

— Rassurez-vous, Madame ! L'enfer existe et il contient hélas, beaucoup, beaucoup de monde ! Car il contient tous ceux qui l'ont choisi, tous ceux qui s'y laissent choir de leur plein gré, qui ont volontairement cédé au poids de leur propre bassesse...

— Quant à moi, dit le Docteur, j'ai mes antipathies, mes rancunes, comme tout le monde, mais je ne damne personne. Je ne crois qu'au néant que chacun de nous mérite, aussi bien pour ses peines et travaux que pour ses fautes et défaillances.

— Vous aurez mieux, je vous l'assure ! dit l'Abbé.

— En tout cas, je ne demande rien de plus que l'anéantissement, qui me paraît l'équité même, et le juste salaire de toute vie, quelle qu'elle soit. Je n'ai rien fait pour mériter mieux ni pire.

— Vous entendez cela ? dit le prêtre épanoui. Il parle comme Saint-Jean de la Croix en personne ! Ah, docteur, docteur quel merveilleux catholique vous allez faire !

— Finissez donc de vous chipoter ! dit Madame Piégeac en riant. Et vous, docteur, dites-moi un peu : Ne vous est-il jamais arrivé, dans votre vie professionnelle, d'avoir un doute ? Je veux dire de douter de votre athéisme ?

— Non... Ah ! Si, tout de même !

— Vous voyez !

— C'est vrai, j'ai eu un doute. Une fois, rien qu'une. Mais je dois ajouter que ce n'était pas un doute chrétien. C'était plutôt, si j'ose m'exprimer ainsi, un doute spirite.

— L'Eglise, dit l'abbé, ne nie pas la réalité des phénomènes spirites, bien au contraire ! Ces pratiques sont dangereuses dans la mesure, justement, où elles sont efficaces, où elles risquent de nous mettre en liaison avec des esprits trompeurs ou impurs... S'il ne s'agissait que d'imposture ou d'illusion, le danger serait nul !

— En ce cas, dit le docteur, ma petite histoire vous ira comme un gant ! Vous désirez l'entendre ?

— Mais sûrement ! Nous vous écoutons !

— Je vous préviens tout de même qu'elle n'est pas faite pour toute les oreilles...

Madame Piégeac se remit à rire :

— Vous faites bien de me prévenir, je ne m'en serais jamais doutée ! Mais enfin, les enfants sont couchés, et quant à moi je suis assez grande fille pour tout entendre...

— Dans ce cas, dit le docteur, ouvrez bien vos oreilles. *Sie werden alles über den Sisi wissen !*

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Euh... rien, rien, c'est du Goethe !

Ça ne m'étonne pas de Goethe, murmura l'Abbé, qui possédait une forte culture allemande.

— Donc, je commence ?

— Oui, oui, commencez !

Alors le docteur Kurt Mehlborn ne fit rien, mais absolument rien de ce qu'on est en droit d'attendre d'un narrateur de conte dans un salon bourgeois de province. Il ne tira pas sa tabatière, car on ne prise plus, même chez nous, depuis fort longtemps. Il ne joua pas avec sa chaîne de montre, car il n'a qu'une montre-bracelet, comme tout le monde. Il ne bourra pas sa pipe, car il n'a pas de pipe. Il n'alluma pas une cigarette, car il a une sainte horreur de la fumée de tabac. Il n'alla pas non plus s'accouder à la cheminée, vu qu'il était fort bien dans son fauteuil et que la cheminée se trouvait à l'autre bout du salon. Je ne crois même pas qu'il prit sa tasse pour boire une gorgée de verveine. Il commença, tout uniment, comme ceci :

— Mon histoire se passe pendant les années cinquante, à une époque où la guerre d'Indochine, je veux dire la guerre française, n'était pas encore finie. Un beau matin, mon téléphone sonne, et je me vois appelé chez une certaine Madame de Vimont, qui habitait un château de famille, dans la grande banlieue de Paris. Bien entendu, je m'étonne, et je demande pourquoi cette dame ne fait pas appel à un médecin moins éloigné de son domicile. On me répond que c'est ainsi, que Madame la marquise tient à me voir en personne, et qu'elle paiera ce qu'il faudra. A cette époque, je n'avais pas beaucoup de clients, j'avais donc du temps de reste et l'argument financier ne pouvait me laisser insensible... Je trouve donc la chose bizarre, mais enfin j'accepte et j'y vais.

— Un peu de verveine chaude ?

— Oui, merci. Or, une fois en présence de la dame, je reconnais une ancienne cliente et amie, que j'avais soignée, à Paris, quelques années auparavant, à une époque où elle s'appelait encore Mademoiselle Camaret, et devait épouser un certain Monsieur Cierge. Elle a rompu, me dit-elle, avec son fiancé pour épouser le Marquis de Vimont qui lui convenait mieux. Il lui convenait tellement mieux qu'il est mort au bout d'un an de mariage, la laissant veuve, marquise et propriétaire...

— S'il est permis d'entendre des horreurs pareilles ! protesta Madame Piégeac. Je suis sûre que cette pauvre

marquise devait pleurer comme une Madeleine à l'enterrement de son mari !

— Aussi n'ai-je point dit qu'elle y eût dansé ! Elle avait tout intérêt, au contraire...

— Vous entendez, Monsieur l'Abbé ? C'est cet homme-là que vous voulez envoyer au ciel ?

— Allons, Madame, ne vous fâchez pas ! Disons que la marquise fut une veuve exemplaire et qu'elle resta six mois malade après le décès de son époux. Là ! Etes-vous contente ?

— Mais... C'est vrai ?

— Je n'en sais foutre rien... De toute manière, ce n'était pas pour cette maladie qu'elle me faisait appeler, mais pour tout autre chose... En plus du nom, du titre et de la propriété, le feu marquis lui avait laissé un garçon et une fille, qu'il avait eus d'un premier lit. Le garçon s'appelait Patrice et la fille s'appelait Bernadette.

— Deux jolis noms, dit notre hôtesse.

— Or sachez que Patrice, l'aîné, avait tout de suite pris sa belle-mère en affection, tandis que Bernadette l'avait détestée dès le premier coup d'œil.

— Ce sont des choses qui arrivent...

— Ce qui arrive aussi, et qui est bien malheureux, c'est qu'on perde la personne qui vous aime, et qu'on reste avec celle qui vous hait. Madame de Vimont venait d'apprendre que son beau-fils avait été tué en Indochine. Elle me suppliait, au nom de ce qu'elle appelait, un peu légèrement, notre vieille amitié, de lui faciliter les démarches afin de faire rapatrier sa dépouille mortelle...

— Je vois d'ici la tête que vous avez dû faire, dit l'Abbé.

— Et vous avez raison, car je la faisais ! Personnellement, je suis d'accord avec un grand poète français pour prétendre que la façon la plus digne de traiter un corps mort, c'est de l'ensevelir à la place même où il est tombé.

— Edmond Rostand, *Chantecler*, dernier acte.

— Mes félicitations, Madame ! J'essaie donc de plaider en ce sens, mais en vain. Madame de Vimont aimait ce garçon comme son fils, et elle voulait à toute force qu'il reposât dans le caveau de la famille. Ses raisons étaient à la fois d'ordre religieux, social, tribal et sentimental, le tout dans des proportions assez difficiles à déterminer. Par ailleurs, elle ne me demandait que d'assumer les démarches auprès de l'administration, des pompes funèbres et de l'autorité militaire, se déclarant prête à tous les sacrifices d'argent, quels qu'ils puissent être. J'ai donc gardé pour moi mes mauvaises pensées...

— Pour une fois ! dit Madame Piégeac.

— Vous entendez, Monsieur l'Abbé ? Une de vos ouailles, une chrétienne, me parler ainsi !

— J'entends, dit l'Abbé en humant sa verveine, et je loue le Seigneur.

— Vous louez le Seigneur ? Et pourquoi donc ?

— Parce que, si Madame Piégeac manque de charité, je n'en suis pas moins ravi de voir que le sens des valeurs chrétiennes est assez fort en vous pour que vous lui en fassiez le reproche...

— Décidément, dit le docteur, je n'aurai pas le dernier mot !

— Mais si, vous l'aurez ! dit Madame Piégeac. Vous savez bien que que l'avez toujours ! Continuez votre histoire, seulement !

— Je continue. J'accepte donc de me charger de la chose. Je passe sur le détail des formalités...

— Passez, passez...

— ...mais je dois pourtant vous mettre au fait de certains détails, peu agréables, mais nécessaires. Vous savez sans doute que le climat tropical, climat humide et chaud, n'est pas très favorable à la conservation des corps. Lors de la mise en bière, en Indochine, les restes du lieutenant de Vimont étaient déjà méconnaissables...

— Ces détails-là sont-ils vraiment nécessaires ?

— Ils le sont, oui, hélas, et vous verrez pourquoi plus tard. Donc, au moment de la mise en bière...

— Nous avons compris.

— Bref, c'est un lieutenant à-demi liquéfié que l'on a transporté par avion d'Indochine jusqu'en France. De plus, pendant le voyage, étant donné la baisse de pression due à l'altitude, il y a eu, comment dirai-je, des fuites...

— Mais c'est affreux, ce que vous racontez là !

— Vous m'avez dit que vous pouviez tout entendre... De sorte que les pilotes et le personnel volant se sont sérieusement demandé s'ils n'allaient pas sauter de l'appareil en marche !

— L'odeur est forte à ce point ?

— Elle est épouvantable ! Bref, tout s'arrange enfin, le jeune Patrice de Vimont trouve place auprès de ses ancêtres... J'assiste à une dernière cérémonie, entre une belle-mère en larmes et une petite sœur à l'œil sec, réprobatrice, critique, acide et sourdement haineuse... Après l'ultime bénédiction, je baise la main de la marquise, je me crois enfin quitte...

— Et cela ne faisait que commencer ?

— Tout juste ! Six mois plus tard, la marquise de Vimont me fait appeler de nouveau. Il ne s'agit, cette fois, ni de son beau-fils, ni d'elle, mais de la petite, de Bernadette. Celle-ci prétend communiquer avec l'âme de son frère, qui lui apparaît chaque nuit, dans sa chambre... Cette histoire, vomme bien vous pensez, me laisse profondément sceptique, mais, vu l'état d'agitation où se trouve la marquise, je ne peux guère me permettre de douter sans avoir vu...

— Vous avez dû souffrir, mon pauvre ami ! dit l'Abbé.

— J'ai souffert, en effet. Je retourne donc au château, la marquise me reçoit, comme à son habitude, avec beaucoup de gentillesse, et me conduit, sans plus tarder, dans la chambre de sa belle-fille. J'y trouve une gamine en pleine crise de croissance, aigrie et amaigrie, montée en graine, comme on dit, mais à part cela se portant bien. Dans un

coin de la même pièce est incrustée une vieille dame anglaise, voisine et amie de la famille, une certaine Miss Woolfield, qui se dit spirite et médium, mais, pas moins, bonne chrétienne, encore qu'appartenant à l'Eglise anglicane. Elle me demande la permission d'assister à l'entrevue, si toutefois cela ne me gêne pas. Je réponds que, si la famille est d'accord, quant à moi rien ne me gêne, et je me mets en devoir d'interroger la petite.

— Et c'est là que vous avez douté ?

— Non, pas encore, un peu de patience ! La jeune personne répond à mes questions, et j'apprends qu'elle reçoit, chaque soir, quand elle est couchée, la visite d'un spectre en uniforme, au visage fort abîmé, qui lui parle en arabe.

— En arabe ?

— Oui. J'ai oublié de vous dire que le lieutenant Patrice de Vimont servait dans un régiment de tirailleurs algériens, et qu'il avait une certaine connaissance du dialecte de ces gens-là.

— Mais enfin, à sa sœur, il pouvait bien parler français !

— C'est exactement la première réflexion que j'ai faite. Sur quoi la jeune Bernadette a pris son air buté, pendant que la Miss pinçait les lèvres, comme si j'avais dit Dieu sait quoi...

— Et... vous n'aviez pas dit « Dieu sait quoi » ?

— Après tout, peut-être que si... Bref, il ressortait de là que le fantôme ne parlait qu'en arabe.

— Mais alors, la petite ne comprenait rien ?

— Elle ne comprenait rien encore, mais elle prenait depuis peu des leçons d'arabe du Maghreb avec un ami de Miss Woolfield, spirite lui aussi et diplômé des langues orientales...

— Quant à vous, vous ne doutiez toujours pas...

— Certes non ! Pour moi, la gosse était une simulatrice et l'Anglaise une vieille toquée...

— Vous avez dit cela à la marquise ?

— Non, je me suis retenu... J'ai prescrit des calmants pour la gamine et je suis reparti. Mais à peine dans la rue, j'entends qu'une femme court après moi en appelant : « Docteur ! Docteur !... »

— C'était la Miss ?

— C'était la Miss, qui me rattrape et qui me dit avec son accent anglais : « Alors quoi, vous n'avez pas compris ? Vous faites semblant de ne pas comprendre ? » Comme je n'avais pas, en effet, la moindre envie de comprendre ce qu'elle voulait dire, moi, j'essaie d'éluder. Alors elle me saisit, des deux mains, par le col de mon paletot et me crie dans la figure : « L'homme que vous avez enterré n'est pas le lieutenant de Vimont, mais un de ses tirailleurs ! Vous avez enterré un musulman en terre chrétienne ! » Là-dessus, moi, je la repousse, nous nous battons...

— Vous vous êtes battu avec elle ?

— Vous croyez peut-être que je me suis gêné ? Et pour finir nous nous quittons en nous insultant, elle me traitait de sale scientifique, ce qui est paraît-il, une injure, du moins dans son milieu, et moi la traitant de...

— Ne dites pas le mot, docteur !

— Comme vous voulez. Moi, donc, la traitant de personne en voie de développement cérébral, si vous voyez ce que je veux dire...

— Nous voyons, nous voyons !

— ...et lui faisant honte de projeter ses phantasmes de folle au sein d'une famille déjà très suffisamment éprouvée...

— Je vous signale qu'en ce moment-ci, vous amusez beaucoup M. l'Abbé !

— Vraiment ? Eh bien, tant mieux ! Et je rentre chez moi, une fois de plus, me doutant bien que ce n'est pas encore fini.

— Et... toujours sans le moindre doute ?

— Ah, ça ! Pas le moindre ! Là-dessus, une année passe, je change encore une fois de quartier, de clientèle... Et puis voilà qu'un jour une lettre me parvient, expédiée à

mon ancienne adresse, mais que mon ancienne concierge m'a fait suivre... Cette lettre, c'est un appel au secours de Madame de Vimont. Il me faut, toute affaire cessante, sauter dans le premier train pour aller la voir.

— Encore un peu de verveine ?

— Oui, merci. J'y vais donc, et je trouve la marquise dans un état... presque alarmant. Elle a eu, me dit-elle, une scène violente avec sa belle-fille, et celle-ci, sur un coup de tête, a quitté le château, lui laissant le cahier dans lequel elle a traduit, jour après jour, toutes les conversations qu'elle a eues avec le fantôme. Ce cahier, par malheur, la marquise l'a lu, et maintenant elle croit, elle aussi, que l'homme que j'ai fait enterrer dans le caveau de famille n'est pas son beau-fils, mais un Algérien ! Moi, je la vois venir, et je la console comme je peux : « Voyons, Madame la marquise, je ne suis pas chrétien, mais même si je l'étais... Ce qui compte, après tout, c'est l'âme de votre fils. Son corps, ici ou là, cela ne change rien... Le jour de la résurrection, chacun retrouvera le sien propre... » Ça vous fait rire, Monsieur l'Abbé ?

— Ah ! ça, oui ! dit l'Abbé en hoquetant. Si je vous avais connu, à cette époque, j'aurais payé pour vous entendre !

— Quant à la petite Bernadette, il était toujours possible de la faire revenir entre deux gendarmes, et je me proposais même pour lui donner la bonne fessée qu'elle n'avait pas volée...

— Ce n'est pas moi qui vous aurais blâmé, dit Madame Piégeac.

— Mais la marquise se moquait bien de Bernadette ! « Non, non, cette enfant-là m'a toujours détestée, elle ne m'a jamais pardonné de lui avoir enlevé son père... Qu'elle parte donc, qu'elle vive sa vie, après tout, cela vaut peut-être mieux, même pour elle... Quand elle voudra revenir, elle connaît le chemin, et si elle veut se marier, je l'y autoriserai... Non, ce que je veux, mon ami, ce que je vous supplie de faire, c'est une reconnaissance, une... comment appelle-t-on ça ? Bref, vous voyez ce que je veux dire... Patrice

avait une dent en or, en haut et à gauche... et aussi un plombage, en bas et à droite, plus une incisive fendue... Il s'est une fois cassé la jambe, aux sports d'hiver, je ne le connaissais pas encore, c'était la gauche, il me semble... Tout cela devrait se voir encore ! ».

— Elle voulait faire rouvrir la sépulture ?

— Exactement ! Et c'est moi qu'elle chargeait, une fois de plus, de cette agréable commission ! J'essaie, encore une fois, de l'apaiser, de l'amener à une vue plus saine des choses, mais j'ai devant moi une femme hors d'elle : « Ne me faites pas mourir, docteur ! il me faut une certitude ! N'importe laquelle, mais une certitude ! » Et toujours l'éternel argument : « Je paierai ce qu'il faudra ! L'argent, pour moi, ne compte pas ! »

— Cette fois, j'espère que vous êtes reparti en doutant !

— Non, je n'ai pas douté. Pas encore. Et je ne suis pas reparti non plus ! Car la marquise, qui sentait bien que j'étais tiède, avait tellement peur que je m'envole, qu'elle m'a fait coucher, cette nuit-là, au château ! J'ai passé plusieurs heures, dans le lit, à lire le cahier de la jeune Bernadette...

— Et c'est là que vous avez douté ?

— Ah, ça non, par exemple ! Ce n'était qu'une longue suite de dialogues entre la jeune fille et son revenant nord-africain, qu'elle désignait bizarrement sous l'appellation de *Frère musulman*, et je ne sais lequel des deux était le plus vulgaire, le plus sordide, le plus antipathique... Est-il possible, Monsieur l'Abbé, que les morts soient aussi vains, aussi superficiels, aussi stupides ?

— Pourquoi pas ? dit le prêtre. Les vivants le sont bien !

— Pourtant, dit Madame Piégeac, l'expérience de la mort, devrait, me semble-t-il...

— Madame, dit l'Abbé, chacun de nous construit, tout au long de sa vie, l'âme immortelle qui lui survivra dans l'éternité. S'il la fait bonne, elle sera bonne ; s'il la fait basse, elle sera basse...

— Donc, dès le lendemain, je commence les démarches. Transporter un cercueil n'est pas chose facile, mais le faire exhumer ne va pas tout seul non plus... Je passe, une fois de plus, sur les formalités...

— Passez donc, je vous en prie !

— ...et je me vois enfin devant la boîte, pendant qu'on est en train de l'ouvrir. C'est alors que j'ai eu un doute.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Je n'avais rien vu encore : le cercueil n'était pas ouvert.

— Alors, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il ne s'est rien passé. Simplement, j'ai eu peur.

— Mais peur de quoi, enfin ?

— De rien. Une peur idiote, irraisonnée, panique... Peur que le fantôme existe, peur qu'il ait dit la vérité, peur de trouver là-dedans ce qui ne devait pas y être... Et je suis pourtant sûr, vous m'entendez, sûr que tout finit pour nous à la mort, sûr que l'âme disparaît comme la flamme s'éteint quand on coupe le gaz... Vous pouvez rire de moi, Monsieur l'Abbé, je vous le permets !

— Non, mon ami, dit l'Abbé, cela n'a rien de risible.

— Mais dans le cercueil, qu'y avait-il ? demanda notre hôtesse.

— Il ne restait, fort heureusement, que les parties dures ; parmi lesquelles j'ai pu trouver une prémolaire en or, une molaire plombée, une incisive dont l'émail avait sauté, plus un tibia ressoudé à la suite d'une fracture ancienne...

— Alors, c'était bien le lieutenant ?

— C'était lui, sans aucun doute. J'ai fait constater le tout par deux témoins assermentés qui ont signé avec moi le compte rendu, après quoi nous avons refermé la boîte et tout remis en place. Depuis ce jour enfin, Madame de Vimont dort tranquille.

— Et le fantôme ?

— Frère musulman ? On ne l'a plus vu ni entendu.

— Et Bernadette ?

— La jeune Bernadette milite en ce moment dans une organisation de lesbiennes féministes révolutionnaires... Je serais bien étonné si elle voyait encore des spectres...

Il y eut un silence, que le docteur mit à profit pour se servir une nouvelle tasse de verveine. Au bout d'une demi-minute, Madame Piégeac éleva la voix, presque hésitante :

— Monsieur l'Abbé ?

— Oui, Madame ?

— Que faut-il penser de tout cela ?

L'Abbé fit un geste évasif :

— Mon Dieu, Madame, vous avez le choix... Il est possible que le fantôme ait été réel, mais ce ne pouvait être alors qu'un esprit de mensonge... C'est certainement ce qu'aura pensée la Miss anglaise. Vous ne l'avez pas revue, docteur ?

— Ah si, tiens ! J'oubliais ! Je me suis offert ce plaisir !

— Vous êtes allé la voir ?

— Parfaitement ! J'ai demandé son adresse à Madame de Vimont, et je me suis rendu chez elle, compte rendu en main, pour lui mettre, comme on dit, le nez dans son ordure. J'espérais qu'elle aurait un peu honte...

— Et elle n'a pas eu honte ?

— Elle ? Pensez-vous ! Ces gens-là ont réponse à tout !

— Qu'est-ce qu'elle a répondu ?

— Et bien, elle m'a dit à peu près ce que Monsieur l'Abbé vient de nous dire. Seulement, au lieu d'un *esprit de mensonge*, elle disait un *esprit follet*. C'est plus gentil...

— Alors, cette fois-là, vous ne vous êtes pas battu avec elle ?

— Non, à quoi bon ? Cela n'aurait servi à rien, son cas est sans espoir ! Elle croyait, plus que jamais, à la réalité de *Frère musulman*, véridique ou menteur, et à la possibilité de communiquer avec l'invisible. Elle m'a même dit, en me quittant, la même chose que vous tout à l'heure : « Il y a bien des salauds vivants ; alors, pourquoi pas des morts

salauds ? ». Je pense que vous êtes d'accord avec elle, Monsieur l'Abbé ?

— Moi ? Euh... non ! Franchement, non.

— Non, vraiment ? Pas possible !

— Eh si ! Pour cette fois, je dois l'avouer, c'est avec vous que je suis d'accord.

— Mais je ne vous ai pas dit mon opinion...

— Vous ne me l'avez pas dite, mais je la devine sans peine...

— Alors je vous écoute...

— Eh bien, ce n'est pas sorcier : vous pensez comme moi que, consciemment ou non — mais plutôt consciemment — la jeune Bernadette a fabulé, comme on dit aujourd'hui... bref, qu'elle a inventé tout cela par pure agressivité contre sa belle-mère.

— Oui, mais l'arabe, alors ? demanda notre hôtesse.

— Quel arabe, Madame ?

— L'arabe que le fantôme parlait alors que la jeune fille ne l'avait pas encore étudié...

— Vous l'avez entendu, cet arabe-là, Madame ?

— Moi ? Non, bien sûr, Monsieur l'Abbé, mais...

— Eh bien, dit l'Abbé, moi non plus. Ni, je pense, personne d'autre.

— Monsieur l'Abbé, dit noblement le docteur, je vous félicite. Avec un peu de patience, nous arriverons à faire de vous, en très peu de temps, un épicurien irréprochable !

— Mais finissez de vous chipoter ! dit Madame Piégeac.

Pierre GRIPARI.

Le Développement du Nationalisme

EN AUSTRALIE

« Jusqu'à une époque très récente, l'Australie, pays situé à plus de 20.000 kilomètres de l'Europe (abritant un peu plus de 14 millions d'habitants sur un territoire vaste comme 14 fois la France, sous la menace sans cesse croissante, rappelons-le, d'une Asie surpeuplée de 300 millions d'habitants pour ce qui concerne simplement les pays au Nord de l'« Australasie » (Australie + Nouvelle-Zélande = 18 millions d'habitants). (Indochine et Insulinde (Philippines comprises) intéressait quasiment personne en France et, pour notre part, nous ignorions tout de l'activité d'éventuels mouvements nationalistes australiens. Mais l'afflux incessant d'immigrants asiatiques et de « réfugiés » indochinois, légaux et illégaux, en Australie (220.000 immigrants asiatiques entrés légalement durant les dix dernières années ; 70.000 immigrants asiatiques illégaux — 20.000 « réfugiés » indochinois depuis 1975 et près de 70.000 « réfugiés » indochinois illégaux durant les trois dernières années) suscite la montée d'un vaste mouvement de mécontentement parmi la population australienne (lors d'un récent sondage organisé à l'échelle nationale, 57 % des Australiens interrogés se déclaraient favorables au rapatriement des « réfugiés » indochinois... ce qui empêche nullement le gouvernement de M. Fraser de faciliter l'entrée des « boat-people » (légaux et illégaux). Dans un article en date du 26-27 août 1979, « Le Monde » rapporta, à sa manière, le développement de ce sentiment d'inquiétude puis d'hostilité chez une majorité d'Australiens vis-à-vis de ce flot asiatique incontrôlé et ininterrompu qui menace gravement l'homogénéité ethnique du pays et mentionna l'existence de l'« A. N. A. ». Reprenant pour une large part cet article, notre confrère « Ri-

varol », dans son N° 1488, qualifia l' « A. N. A. » de « mouvement nationaliste et conservateur » (!). Il nous a donc paru intéressant de présenter à nos lecteurs les divers mouvements actuellement actifs en Australie.

Après « Nouvelle Garde » (1931-1935) et « Australie d'abord » (1936-1942 — dirigé par Percy Stephensen et disposant d'un journal appelé « Le Publiciste ») (un dirigeant nationaliste australien visita même l'Italie fasciste), plus aucun mouvement nationaliste australien ne se manifesta avant le début des Années 60. Entre 1963 et 1975, pas moins de sept « Parti national-socialiste d'Australie » coexistèrent ; tous disparurent en raisons de querelles internes ou mutuelles. Un petit groupe de militants (principalement des étudiants) créa en janvier 1977 « Résistance Nationale » (avec comme bulletin : « Nouvelles Nationalistes »), petite formation qui donna naissance un an plus tard à l' « Alliance Nationale Australienne ».

Le programme de l' « A. N. A. » comprend les points suivants : — les Australiens s'identifient à leur pays et non à celui de leurs ancêtres qui immigrèrent ; — l'Australie est exploitée telle une colonie par des étrangers ; — seule l'arme nucléaire pourra protéger les 15 millions d'Australiens contre un Tiers-Monde affamé ; — les Australiens blancs ont créé de leurs mains un pays sur lequel aucun Asiatique a le moindre droit ; — encourager les immigrants à identifier totalement leur destin à celui de l'Australie ; — mettre en œuvre une politique nataliste ; — éliminer la caste des politiciens actuels qui inféode l'Australie à l' « O. N. U. » c'est-à-dire aux pays communistes et du Tiers-Monde ; — le Nationalisme australien doit se manifester par une volonté commune à tous les habitants du pays ; — la politique étrangère doit s'assigner deux buts ; aucune espèce d'alliance avec les super-puissances et vigilance pour prévenir l'impérialisme asiatique montant ; — juguler l'inflation en réduisant la masse monétaire et en soutenant la jeune industrie australienne ; — assurer aux travailleurs un très large droit de contrôle de la gestion de leurs entreprises ; — assurer un traitement préférentiel aux agriculteurs ; —

politique de préservation de la nature et fin du gaspillage des ressources naturelles australiennes en vue de profits sordides ; — promotion de la recherche agricole, scientifique, technique, etc... ; — expression d'une culture authentiquement australienne ; — assurer à la jeunesse une formation saine et réellement éducative ; — obligation pour les médias de refléter l'intérêt national ; — mettre fin à la décadence morale ; — stricte application de la loi ; — briser le monopole marxiste sur la vie sociale ; — modification de la Constitution après consultation populaire par référendum. Assez étrangement, pour un pays pétri de culture britannique, la principale référence idéologique étrangère des dirigeants de l'« A. N. A. » fut au début... l'« extrême-droite » française ! (notamment l'ouvrage du Pr. M. Bardèche : « Qu'est-ce que le Fascisme ? »).

Ce programme est vulgarisé au moyen d'autocollants, tracts, etc... ; par des slogans tels : — « L'indépendance, c'est l'arme nucléaire ! » ; — « Australie blanche ou destinée asiatique » ; — « Non à l'axe Pékin-Tokyo-Washington — Indépendance nationale ! » ; — « L'alliance avec Pékin : le coup de grâce pour l'indépendance australienne ? » ; — « Australie blanche ou destinée asiatique ! » ; — « Un parti : l'Australie — une politique : l'indépendance ! » ; — « Un million de réfugiés = un million de chômeurs australiens » ; — « Du travail, pas des réfugiés ! » ; — « Immigration, chômage, défense, qui s'en inquiète ? ». Ces phrases-choc véhiculent une idéologie assez élaborée, voire intellectuelle : en effet, l'« A. N. A. » donne un très large écho à la thèse de Sir Philip Baxter, ancien Directeur de la Commission australienne pour l'Energie Atomique et Vice-Chancelier de l'Université de Nouvelles-Galles du Sud, qui peut se résumer ainsi : « Le monde va connaître d'ici la fin de ce siècle une famine qui ira en s'aggravant toujours plus ; dès lors, l'Australie est et sera menacée par une masse asiatique affamée, l'unique moyen de survie du pays est de se doter des armements les plus modernes, dont l'arme atomique » et à l'ouvrage de Nicholas Lindeman, jeune écrivain patriote : « Menace japonaise » (même thème que « Le Camp des Saints » de Jean Raspail).

L' « A. N. A. » (dirigée par Frank Salter) compte à présent près de 250 militants répartis dans les branches de Sydney (de loin la plus importante), Melbourne, Townsville, Adelaïde, Brisbane, Kalgoorlie, Canberra, Perth et Hobart (Tasmanie). L' « A. N. A. » dirige en partie son effort de propagande vers les milieux lycéens et universitaires (une pratique qui était « taboue » jusque là...) et ainsi, l' « A. N. A. » a des « cellules » dans dix lycées de Sydney, des militants dans six universités australiennes et deux groupes embryonnaires de jeunes travailleurs. Fait également nouveau en Australie, l' « A. N. A. » a présenté en juin 1979, lors d'une élection partielle, un candidat (Frank Salter) dans une circonscription traditionnellement favorable au Parti Travailleuse ; Grayndler ; de plus (ce qui inquiète beaucoup la Gauche locale...) l' « A. N. A. » placarda, dans le cadre de sa campagne électorale basée sur les trois thèmes cités plus haut : immigration, chômage et défense, des affiches en Italien et Grec destinées aux nouveaux immigrants. Devançant tous les mouvements d'extrême-gauche, l' « A. N. A. » réalisa le score encourageant de : 1,64 % des voix (l' « A. N. A. » se prépare, comme le « Front National d'Australie », aux élections de 1980 et à la tenue de son premier congrès national ». L' « A. N. A. » publie un certain nombre de bulletins : — « Audacité », bulletin mensuel destiné à la plus large diffusion (qui va prochainement être dirigé par M. Frank Browne, journaliste fort connu en Australie) ; — « Résistance Nationale » et « Advance » pour les étudiants ; — « Jeune Nation » (lycéen) ; — et surtout son bulletin interne « Nouvelles de l'Alliance ».

Le succès croissant de l' « A. N. A. » est certainement dû au caractère très « nationaliste australien » et anglophobe du mouvement (deux sentiments de plus en plus partagés par la grande majorité des Australiens). Pour affirmer cette originalité, l' « A. N. A. » a recours au célèbre drapeau « Eureka Stockade » (brandit lors de la seule émeute sanglante qui opposa en 1854 des prospecteurs d'or malchanceux au mouvement britannique qui taxe trop lourdement les permis d'exploitation) (comme les Maoïstes locaux qui

manquèrent de s'étouffer en apprenant qu'un « mouvement fasciste » utilisait « leur » symbole « de la litte des classes » (sic !) qui « symbolise cette partie de notre héritage dont il convient de nous remémorer aujourd'hui, avec son esprit de combat, afin d'assurer la survie nationale. » En outre, sur toutes les publications de l' « A. N. A. », apparaissent les phrases de deux politiciens nationalistes de la première moitié de ce siècle : « Quiconque est contre la promotion d'une Australie blanche est contre la nation australienne » (Jack Lang), « Le Sud doit prendre conscience de lui-même afin d'affronter la tempête qui est sur le point de se déclancher » (Henry Lawson). Devant la montée de l'activité nationaliste, la « Ligue Anti-Nazie » britannique a créée une succursale australienne (le « MAFAR » : « Mouvement contre le Fascisme et le Racisme ») avec comme slogan : « Frappez l'Alliance Nazionale » (!). L' « A. N. A. » est certainement, à l'heure présente, le mouvement nationaliste australien le plus actif mais n'oublions pas que la famille nationaliste en Australie est bien moins importante, au plan numérique en particulier, que dans les principaux pays de l'Europe Occidentale.

Après les « Fronts Nationaux » de Nouvelle-Zélande (disparu) et celui d'Afrique du Sud (implanté à Johannesburg et qui vient de disparaître en raison des attaques de tous ordres que la communauté juive du pays dirigea contre lui), un troisième mouvement portant ce nom fut créé en juin 1978 à Melbourne (un des objectifs du « Front National » britannique étant de créer un nouveau Commonwealth, composé exclusivement d'anciens dominions où la majorité de la population est blanche) qui, dès l'abord, tint à préciser : « Bien que directement inspiré par le développement et les succès du « Front National » de Grande-Bretagne, les deux organisations sont indépendantes tout en entretenant les plus cordiales relations ». Le Président (provisoire, faute d'autres candidats), du « F. N. » d'Australie est Mlle Rosemary Sisson (24 ans ; notons au passage la jeunesse des dirigeants nationalistes australiens, Frank Salter étant âgé de 28 ans et la moyenne d'âge des dirigeants de l' « A. N. A. » étant 25 ans !). Les objectifs du « F. N. »

d'Australie sont les suivants : — des relations plus étroites avec la Grande-Bretagne et un Commonwealth blanc et britannique ; — le départ de l'Australie d'organisations telles les Nations-Unies ou le Fond Monétaire International qui limitent sa souveraineté ; — une politique en faveur d'une « Australie blanche » ; — le rapatriement de tous les immigrants de couleur ; — une meilleure existence pour les Aborigènes ; — la disparition du chômage et de l'inflation ; — le droit à un salaire raisonnable pour chaque Australien ; — la propriété et le contrôle par l'Australie de ses ressources ; — la protection de l'industrie australienne ; — des stimulants financiers aux fermiers ; — une refonte du système d'éducation par l'élimination d'un pseudo-académisme et la promotion des matières scientifiques et techniques ; — combattre le communisme et son infiltration au sein des institutions australiennes ; — l'assurance du maintien de la loi et de l'ordre ; — et l'amélioration de l'efficacité des forces armées. Le « N. F. » d'Australie est principalement implanté à Melbourne ainsi que, dans une moindre mesure, à Brisbane (incontestablement la branche la plus active sous la direction de Victor Robb), Sydney, Perth et Canberra. Il dispose en outre, depuis juin 1978, d'un bulletin mensuel appelé « Frontline » qui en est à son numéro 19. En raison d'un certain immobilisme de ses dirigeants et d'un dynamisme relatif, le « N. F. » d'Australie stagne depuis quelque temps. Il y a sept mois, les dirigeants de l'« A. N. A. » proposèrent à leurs homologues du « N. F. A. » d'entreprendre des actions communes mais ceux-ci rejetèrent les propositions de l'« A. N. A. » (principalement en raison du caractère « pan-européen » et « anti-britannique » du mouvement) et interdirent formellement à leurs militants d'entretenir des liens avec ceux de l'« A. N. A. » (« Frontline » : N° 15 - Août 1979).

Pour l'anecdote, signalons qu'il existe (ou existait ?) deux autres minuscules « N. F. » d'Australie, l'un dirigé à Sydney par une femme et l'autre créé à dessein par Robert Cameron, agent notoire de la police australienne (aux dernières nouvelles, celui-ci songe à créer une branche australienne des « Klans Unis d'Amérique »...).

Cette présentation des forces nationalistes australiennes serait incomplète si nous ne mentionnions pas la petite branche australienne du « Ku-Klux-Klan » américain de David Duke, qui fit parler d'elle en exerçant une surveillance de la côte inhabitée et non gardée du Territoire Nord de l'Australie pour empêcher l'immigration illégale des « boat-people » et de la section australienne de « Wiking-Jeunesse » basée à Prestou (Etat de Victoria) et totalement inactive. Pour terminer, ajoutons que des isolés (anciens militants de l'un des « P. N. S. A. » ; pasteurs anglicans anti-sionistes ; ou bien tel respectable avocat de Malbourne qui affirma, au grand dam de l' « establishment », que le massacre de six millions de Juifs par les Nazis est une invention de la propagande sioniste) sont également plus ou moins actifs politiquement ; que l'Australie abrite de nombreux exilés nationalisés de l'Europe de l'Est (Hongrois : avec le bulletin « Perseverance » de Belà Kantor et, en langue hongroise, « Ut ès Cèl » ; — et surtout Croates : il y a un an, la police australienne appréhenda des Ustashis s'entraînant militairement dans un camp clandestin) et que le problème brûlant des « réfugiés » indochinois a suscité un foisonnement de ligues de droite opposées à l'immigration asiatique en Australie (dont la puissante « Association pour le contrôle de l'immigration », dirigée par Robert Clark, comptant de nombreux membres dans les principales villes australiennes mais se voulant « a-politique » — qui distribua à 200.000 exemplaires un tract intitulé : « Pour la sauvegarde de vos enfants : l'invasion asiatique doit être stoppée » et parvint à provoquer en 1974 l'échec électoral du Ministre de l'immigration Al Grassby, malheureusement son successeur, Mac Kellar, est pire... L' « I. A. C. » œuvre en vue de lui faire perdre son siège lors des élections de 1980).

En conclusion, des progrès très encourageants du nationalisme dans un pays dont les habitants sont connus pour s'intéresser davantage au surfing qu'à la politique... ».

Ray THOMPSON.

ACTUALITÉ DE DRIEU

par Jean-Pierre de GUIBERT.

Le beau texte de Rebatet consacré à Drieu, dont la lecture est proposée dans ce numéro a été écrit il y a dix-sept ans déjà (1). Depuis cette date, l'œuvre de Drieu, constamment rééditée, n'a cessé de s'imposer, et d'être découverte par les générations de notre temps.

Dans la connaissance de la pensée de l'auteur du « Français d'Europe », la contribution de « Défense de l'Occident » n'est pas mince. Outre le numéro spécial qui lui est consacré (2), en témoignent de nombreuses études parues dans la revue, qu'il nous paraît utile de rappeler.

Jean-Claude Monnier : Drieu la Rochelle ou le scandale d'être homme, 2^o série, n^o 24, août 1962.

William Tucker : Drieu la Rochelle vu par un Américain, 2^o série, n^o 57, décembre 1966.

Pierre Joannon : Le fascisme à travers Brasillach et Drieu, 2^o série, n^o 62, mai 1967.

J.-M. Boissard : Drieu la Rochelle et la guerre, 2^o série, n^o 83 et 84, juillet et septembre 1969.

Jean-Guy Rens : Drieu la Rochelle ou la fatalité du suicide, 2^o série, nos 88, 90 et 93, de mars à décembre 1970.

Bruno Toussenel, Drieu la Rochelle : un itinéraire fasciste, 2^o série, n^o 127, mars 1975.

Claude Elsen : Drieu vivant, 2^o série, n^o 147, avril 77.

*
**

On trouvera dans le dernier numéro d'« Eléments » (n^o 33) la nomenclature des ouvrages récemment parus et à paraître concernant Drieu, la même revue nous fait savoir

que Gallimard va sans doute se décider à éditer le fameux *Journal de Drieu*, ainsi que son *Théâtre inédit*.

Ce sont surtout deux gros livres, parus récemment, qui ont réussi à rappeler le nom de Drieu au grand public.

Le premier a pour auteur Dominique Desanti. Son titre racoleur « *Drieu la Rochelle ou le séducteur mystifié* » pourrait faire craindre une étude superficielle (Flammarion 1978).

Il n'en est rien. Et s'il est vrai qu'un certain nombre d'erreurs matérielles (3), fâcheuses chez une universitaire consacrée, déçoivent un peu, le mérite de Dominique Desanti, ancienne militante communiste et ancienne résistante, n'en est pas moins grand : elle a osé se passionner pour l'aventure intellectuelle d'un « maudit ». Son livre est plein de talent, de vie, et d'intelligence. L'image de Drieu qu'elle nous propose, nous pourrions à certains moments la refuser avec irritation, ne pas en accepter entièrement la tentative d'explication. On doit cependant être frappé et touché par cet essai de compréhension et donc de sympathie à l'égard d'un homme qui fut à l'époque, pour cette intellectuelle marxiste, l'archétype de l'ennemi. Il est bien évident qu'il était difficile à Dominique Desanti de ne pas être partielle devant certaines réactions du Drieu de 40-44, mais on ne peut mettre en doute son honnêteté.

Le second volume que l'on doit citer, c'est la somme monumentale parue il y a six mois, ce « *Drieu la Rochelle* » publié chez Hachette, biographie exhaustive de près de 600 pages, écrite par Pierre Andreu et Frédéric Grover.

Cette collaboration, on peut s'en féliciter : nul ne pouvait être plus qualifié pour commenter la vie et l'œuvre de Drieu que ces auteurs.

Pierre Andreu, son ami et confident, son compagnon de route d'avant-guerre, avait dès 1952 publié un « *Drieu témoin et visionnaire* » chez Grasset, dans la célèbre collection des « Cahiers verts » (4).

Quant à Frédéric Grover, cet universitaire américain passionné de Drieu depuis 30 ans, il avait aussi publié un « *Drieu* » chez Gallimard en 1962, qui vient d'être réédité et complété.

Andreu et Grover ont étudié Drieu avec un grand souci du détail et nous voyons absolument revivre grâce à eux sa figure complexe. Mais il peut être permis de s'étonner de l'idée maîtresse des auteurs : selon eux, l'engagement politique de Drieu d'une part, sa vie sentimentale dispersée d'autre part, seraient responsables en partie de l'aspect inachevé de son œuvre, et auraient contrarié sa vocation d'artiste. Mais peut-on concevoir un Drieu autre que celui que nous connaissons ? Le Drieu de la fin, si menacé, le dernier Drieu « toujours amer » selon l'expression de Brasillach, qui parle de ses articles « lucides et noirs » (5), comment ne pas le préférer à un Drieu imaginaire, sûr de lui, retiré dans quelque tour d'ivoire, et méprisant son siècle ?

*

**

Il faut enfin noter la sortie récente d'un petit ouvrage (Collection Idées - Gallimard). Il s'agit de « Six entretiens avec André Malraux sur des écrivains de son temps » (Barrès - Drieu - Céline - Paulhan). Ces entretiens sont ceux que Frédéric Grover a pu obtenir de Malraux entre 1959 et 1975. Très intelligemment rapportés, ils méritent une lecture attentive. La conversation concernant Drieu (1959), source de réflexion, apparaît capitale pour la compréhension de Drieu en raison des liens qui unissaient les deux écrivains et de la connaissance que Malraux avait de la pensée de son ami.

Voici ce que disait Malraux, et qui étonnera certains : (p. 29) « Je ne me suis jamais senti en état de supériorité envers Drieu. C'est moi qui admirait Drieu. Je le considère comme un des êtres les plus nobles que j'ai rencontrés. »

A cette bibliographie, il faut ajouter la thèse que vient de soutenir Jean Lansart, agrégé des lettres et maître-assistant à la Faculté des Lettres de l'Université de Montpellier, thèse présentée à la Sorbonne pour le doctorat d'Etat, sous le titre La création littéraire chez Pierre Drieu La Rochelle à travers son œuvre théâtrale. Cet important travail, fondé sur les papiers et manuscrits de Drieu communiqué par sa famille a révélé la variété et la richesse du théâtre de Drieu.

qui se compose de deux pièces jouées avant la guerre, *L'Eau fraîche* et *Le Chef*, d'une autre jouée en 1942, *Charlotte Corday* et de trois pièces inédites, *Gilles écrit* en 1931, *Nous sommes plusieurs écrit* en 1936 et *Judas écrit* en 1943 ou 1944.

Jean-Pierre De GUIBERT.

*
**

" DRIEU PARMIS NOUS "

Je n'avais jamais parlé de lui jusqu'ici, laissant ce soin à ceux qui l'ont beaucoup mieux connu que moi, Jean Bernier par exemple, l'un des témoins les plus qualifiés et les plus sûrs. Je le lisais depuis toujours. Je me revois encore, en 1925, à la bibliothèque de Lyon, refermant *L'homme couvert de femmes* avec perplexité. Une perplexité que n'effacèrent pas maintes autres lectures. Gaston Gallimard, le

(1) L'ouvrage analysé dans ce texte, « Drieu parmi nous », de Jean Mabire (La Table Ronde) est peut-être encore disponible au service de librairie du GRECE (13, rue Charles Lecocq, 75737) qui s'en était assuré la diffusion exclusive en 1975. A noter par ailleurs d'utiles analyses concernant Drieu dans la Revue *Eléments* « N^{os} 11, 27 et 33 ».

(2) *Défense de l'Occident* - 1^{ère} série N^o 50-51, février 1958 - Témoignages et documents, par J.-M. Aimot - Pierre Andreu - Emmanuel Berl - Jean Bernier - J.-P. Bonnafous - P. Fieschi - Kléber Haedens - Marcel Jouhandeau - François Mauriac - Robert Poulet - Paul Sérant - Willy de Spens - Bernard Vorge. Ce numéro est entièrement épuisé depuis de longues années.

(3) Article de Georges Liebert, *L'Express*, 25-11-1978.

(4) Cet ouvrage était le développement d'une étude parue en mai 1944 dans « Idées », revue de la Révolution Nationale. A signaler que P. Andreu a fait paraître récemment un livre de souvenirs « Le Rouge et le Blanc » - 1928-1944 (La Table Ronde 1977), qui est le compte rendu de son itinéraire intellectuel.

(5) Robert Brasillach « Les Quatre Jeudis », Editions Balzac, mai 1944, réédité par les Editions des Sept Couleurs en 1951.

meilleur juge, le plus libre et le plus perspicace de sa vaste maison, m'a dit une fois : « Drieu, que j'aimais tant, qui n'a jamais réussi entièrement aucun de ses livres, mais qui est arrivé à les rendre tous fascinants. » C'est bien ce que j'éprouvais, en 1931, avec *Feu Follet* : séduction et déception. Bien que je fusse encore un très petit personnage, et lui fort brillant, j'aurais pu aller le lui dire : nous avons au moins des « relations » communes. Je n'en éprouvais pas le besoin, pas plus que de me présenter à Gide, près de qui je déjeunais souvent dans un restaurant de la rue de Sèvres. Je m'intéressais moins aux hommes qu'à leur œuvre, qui, si elle est forte, durera plus qu'eux. Celle de Drieu La Rochelle, à mes yeux, manquait trop d'achèvement. Je la sentais mouvante, alors qu'après une jeunesse très ballottée, je pensais avoir trouvé la terre ferme à *L'Action Française*. Dans ce moment où nous voyions grandir avec inquiétude et colère l'hitlérisme face à notre démocratie bafouilleuse, les leçons de Maurras ne disposaient guère à partager les espérances européennes de Drieu. Pour notre petit groupe — Gaxotte, Brasillach, Thierry Maulnier, Georges Blond, Cousteau, moi-même — l'auteur de *Drôle de Voyage* était une figure sympathique, mais aux contours trop incertains, nous en acceptions volontiers certaines images conventionnelles : une vie décousue, des déboires conjugaux dont on riait, l'abus des femmes et des bars. Ses définitions du fascisme, ardemment reprises, ne pouvaient nous laisser sourds. Mais elles nous apparaissaient trop mythiques, à demi-historiques, subordonnées à trop d'exigences peu conciliables. Je prêchais avec rage l'action, l'efficacité. Et au moment de nos grandes bagarres de 1938 et de 1939, honneur de notre vie, Drieu, après son passage chez Doriot, était inutile, bizarrement ulcéré par « la honte de Munich », proclamant toujours cependant la nécessité d'un fascisme français dont il se détournait à sa première bataille. Bref, assis entre deux ou trois chaises.

Puis vint la guerre, l'occupation. Je lisais *Gilles* ; encore des inégalités, mais si passionnant, si large. Après tant d'essais, Drieu atteignait décidément à l'âge des grands livres. Et cette fois, il avait réellement choisi le camp le plus

ingrat, le plus dangereux, le nôtre, celui de cette pénible, précaire et cependant obligatoire « collaboration ». Et de ces difficultés, de ces dangers, il se faisait les raisons mêmes de sa fidélité.

Mes quelques rencontres avec lui furent peu marquantes. Je me souviens de la dernière, où nous liâmes un peu moins mal connaissance, bien que dînant chez des tiers incapables de créer l'enveloppe d'intimité dont nous aurions eu besoin. C'était durant l'hiver 1942-43. Le succès des *Décombres* m'entourait d'une renommée assez tapageuse. Lui était plutôt dans une demi-retraite. Il me sembla surtout égayé, et curieux de voir de près l'énergumène. Nullement distant ou empesé, cordial même, il ne faisait pas grand effort pour entretenir un dialogue, comme Kléber Haedens l'a noté. Il préférait écouter. Puis il monologua assez longuement sur le terme catastrophique qu'il prévoyait à notre aventure. Moi, je voulais encore croire à nos chances. Mais les tiers répondaient par un « maréchalisme » anodin ou officiel, et quand nous sortions ensemble, Drieu et moi, nous avions la même ironie dans les yeux. Il aurait fallu aller terminer la soirée ou la nuit devant une bouteille de scotch, parler de l'Allemagne, de la Russie, de l'Europe, du monde, de Nietzsche, de Rimbaud, et aussi de la théologie, de l'exégèse, dans lesquelles je m'ébrouais à mes moindres loisirs. Mais je ne savais pas Drieu féru comme moi de ces études, et les bars fréquentables fermaient tôt. Le dernier métro nous sépara.

Un an plus tard, j'avais rejoint, ou peu s'en fallait, son pessimisme, en admirant les sonorités lyriques, l'ampleur vertigineuse qu'il lui donnait dans son étonnante série d'articles de « *Révolution Nationale* ». Et combien je partageais sa volonté de ne pas reculer, de refuser toute démission — celle-ci lui aurait été pourtant beaucoup plus facile qu'à moi — ne fût-ce que par amour-propre, pour ne pas offrir à des congénères méprisés l'occasion de penser que nous avions peur. Nous étions perdants, nous découvriions tout ce qu'il y avait eu de consternant, de repoussant sous notre carte. Mais tout autre jeu nous aurait dégoûté plus encore.

J'avais appris le suicide de Drieu sans surprise. Il est vrai que plusieurs de ses livres l'annonçaient. Vrai aussi qu'il n'était plus homme à pouvoir relayer la politique par la littérature « dégagée » ou par le plaisir : Brasillach avait reçu de lui des confidences dont il faudra parler quelque jour. Il n'en reste pas moins, comme Robert Poulet l'a énergiquement rappelé, que Drieu a été précipité dans la mort, au seuil de la prison, par les campagnes des journalistes fifis, les dénonciateurs des *Lettres Françaises* et les plaisanteries figariennes sur les suicides ratés du sieur Jacques de Lacretelle, qui n'avait pas l'excuse militante des communistes, mais une vieille germanophilie et un assez long pétainisme à faire pardonner. Oui, nul ne peut savoir si, sans ces pourvoyeurs de poteaux, Drieu ne serait pas encore vivant, écrivant dans sa tour ou près de nous.

De mon coin, depuis quelques années, j'ai assisté attentivement au regain d'intérêt, de ferveur qu'il a soulevé peu à peu dans la génération qui suit la mienne, chez de plus jeunes encore, en me demandant parfois s'ils trouveraient chez lui tout ce qu'ils y cherchaient : tant il est vrai que Drieu s'accompagne toujours d'« interrogations », le titre de son premier recueil. Pour ma part, j'ai vraiment renoué avec lui en relisant sa *Comédie de Charleroi*, cette méditation gaillarde et profonde sur la guerre, son livre le plus accompli, un chef-d'œuvre.

En recensant parmi mes bouquins les revues, les études parues sur lui dans ces dernières saisons — entre autres celle du chaleureux Pol Vandromme, celle, très complète et très ouverte de l'américain Grover, le précieux numéro spécial de *Défense de l'Occident*, je m'aperçois qu'elles forment une pile presque aussi haute que ses propres œuvres.

Tout au sommet, je place la dernière en date, reçue il y a quelques semaines, *Drieu parmi nous*, de Jean Mabi-re (1). Cet auteur, dont je ne savais rien il y a un mois, est un journaliste de trente-trois ans, qui annonce ses couleurs

(1) Editions de la Table Ronde.

sans forfanterie ni équivoque. Attiré déjà par Drieu, mais l'ayant mal pénétré, il avait été rappelé en Algérie comme officier d'un commando de parachutistes. Au retour de cette expérience puissante et cruelle du combat, il a reçu lui aussi le choc décisif, la révélation complète de l'homme par *La Comédie de Charleroi*. Il a alors vécu plus de deux années dans Drieu, préparant pour la N. R. F. un recueil de ses *Textes Choisis*. La publication enfin décidée des inédits du disparu, la réédition de ses principaux volumes — fassent les dieux que ce ne soit pas une échappatoire ! — a rendu ce travail sans objet. Jean Mabire en a fait un livre différent, un commentaire entrelacé d'un immense chapelet de citations.

Il laisse à d'autres le soin de définir, de *Plainte contre Inconnu aux Chiens de Paille*, les thèmes de la femme, de l'érotisme, de l'art, de la solitude. Soldat revenu comme lui d'une guerre inutile, spectateur méprisant, écœuré ou égaré de nouveaux écroulements, c'est au Drieu politique et religieux qu'il est venu demander conseil, et des matériaux pour relever tant de ruines et se reconstruire lui-même.

Dans l'enthousiasme de sa lancée, dans son besoin devenu si rare d'une d'un labeur complet, il a non seulement relu tous les livres de l'écrivain, mais tout le journaliste, les centaines d'articles éparpillés de la N. R. F. des mandarins à *L'Emancipation Nationale* de Doriot. Extraordinaire moisson. Péripétie à peine moins étonnante : nous qui l'avons connu, écouté, suivi d'années en année, nous ne savions pas que Drieu était si grand et si vaste. Et c'est à un garçon qui pourrait être notre fils que nous devons cette découverte, c'est lui qui offre aux hommes de son âge, par le truchement de son maître spirituel, le bréviaire qu'attendent, que réclament tous ceux qui n'acceptent pas une destinée de vaincus.

Voici donc ce Drieu, plus intelligent, plus pénétrant que nous, ayant su voir au-delà de nos patries, de nos droites et de nos gauches, et cela dès les années vingt. Un Drieu dont le nietzschéisme n'a jamais été mieux mis en lumière, sachant comme Nietzsche que nous vivons la décadence irré-

médiabale du christianisme, que c'est le drame qui entraîne et qui éclaire tous nos autres drames, mais comme lui esprit foncièrement religieux. Puisqu'il n'y a plus de Dieu, plus de foi, que les patries sont dépassées, que les démocraties ont fait faillite, que les classes sociales se confondent dans une pâteuse bourgeoisie, que le communisme et le capitalisme se rejoignent, il n'y a plus d'autre issue que révolutionnaire :

« La Révolution est pour moi une espérance comme telle, l'envers du désespoir où me jette l'analyse et du dégoût que le monde me donne. Je crois à la Révolution dans la mesure où je ne crois ni à la durée ni à la valeur de la Société qui m'entoure. J'y crois dans la mesure où l'Esprit fait dans l'univers de brusques irruptions. Je l'appelle de mon oui prophétique comme j'appelle Dieu parfois de mon attente. »

A ce texte magnifiquement enflammé, qui date de 1927, je dois apporter cependant une note. Drieu a cru comme moi, encore plus fort que moi, sans doute, car il était plus socialiste d'instinct, à la révolution fasciste, socialiste-nationale. Les démocrates et les marxistes l'ont tuée chez nous, pour en faire cadeau à des noirs et des barbaresques qui l'ont caricaturée. Nos fils n'ignorent rien de cet échec, de ses épisodes souvent lamentables. Pourtant les mots de Drieu les électrisent toujours. Mais à s'enchanter et à se nourrir de la Révolution en soi, on est sur la pente de l'esthétisme qui fut reproché, très abusivement, à Drieu. La politique, hélas ! est un pragmatisme, et souvent bien grossier et bien limité. Le contrepoint que Jean Mabire nous offre lui-même aux textes de son auteur est plein de noblesse rude, d'élan et de clairvoyance. Je voudrais y distinguer davantage des objectifs, des données concrètes.

Mais quoi ! ce n'est pas demain, malheureusement sans doute, que nous prendrons des fusils. Contentons-nous, et cela est déjà admirable, que de jeunes hommes aient su réveiller, réentendre une voix comme celle de Drieu, sa leçon de virilité amère et salubre, la plus nécessaire dans ce temps de pleurnicheries, de bassesses feutrée, d'égalitarisme chafouin : « Je me fous de l'égalité, proférait Drieu. Je la dé-

teste, comme toutes les choses qui n'existent pas. » Quel antidote aux Sartre, aux Mauriac, aux curés gauchards, à tous les visqueux, les louches, les obliques, les faux-frères et les béats idiots ! Le vent se lèverait-il, nous ramènerait-il ce temps d'avant les cuistres féroce-ment stupides, ce temps de l'intelligence, une intelligence déjà menacée, fragile (certaines des hésitations, des ambiguïtés de Drieu), mais qui jette de si étincelantes lueurs dans notre souvenir et dans la sale poix du présent ?

De telles espérances dans le cinquième an du gaullisme ! Dans ce marais, ce fétide ou fade enlissement... Mais que des hommes de cette misérable décennie aient compris, au souffle des désastres, qu'il ne peut plus s'agir désormais que d'une transmutation de toutes les valeurs, que cette révolution intérieure soit en train de s'accomplir chez eux, ne serait-ce pas l'essentiel, la racine de toute action, le germe d'où tout peut repartir !

« Il suffirait peut-être, a écrit Drieu, d'un geste pour que tout commence à s'orienter autrement. Un geste issu du génie surprend les hommes. » Ce qui, entre parenthèses confirme que s'il en vint à préférer logiquement aux démocraties un communisme remodelé par son imagination, il ne pouvait pas être, il ne fut jamais un instant marxiste.

En assistant maintenant à la seconde vie de ce mort, on en vient à penser qu'il a choisi la meilleure part, la plus féconde, qu'un tel suicide n'est plus un aveu de défaite, mais un gage de victoire pour l'avenir. Et qu'il eût été plus exemplaire et plus utile de suivre Drieu que de vieillir, spectateurs d'une décadence que l'on savait fatale. Mais puisque nous avons accepté de vivre, écoutons encore Drieu, c'est lui qui nous a tracé notre tâche :

« Il faut rester là, à crier la vérité, jusqu'à ce qu'on vous assomme. Il ne faut jamais s'en aller. »

Nous nous sommes fait ce serment. Je crois que jusqu'à présent nous ne l'avons pas trop mal tenu.

Lucien REBATET « Rivarol », 26-9-1963, N° 663.

Le Souvenir du Général CHALLE

Il y a déjà un an, s'éteignait, dans une quasi indifférence le Général *Challe*, ancien Commandant en Chef Centre Europe et figure marquante de l'*Algérie Française*.

En cette période de crise économique, consécutive à notre dépendance vis-à-vis du pétrole et en ce cent cinquantième de la naissance de l'*Algérie Française*, la Vérité sur l'œuvre du Général *Challe* en Algérie est à rétablir ; du moins pour l'Histoire que liront nos enfants.

Alger, avril 1961 ; Une éclaircie de lucidité dans le long cauchemar éveillé que nous faisaient vivre les tyrans gaullistes, depuis qu'ils avaient crapuleusement accaparé le pouvoir en assassinant graduellement le « miracle du 13 mai » 1958.

Ces quelques jours de paix sereine sans déshonneur ; de morale en un temps de trahison ; de bon sens alors que nous doutions que *Descartes* eût été Français ; c'est, en assumant son devoir de Français que le Général *Challe* nous les offrit ; avec leurs longues perspectives d'espairs et de générosité, si conformes à la pureté du ciel algérois.

C'est ce petit bouquet de magnifiques fleurs, hélas trop vite séchées que l'obscur réfugié d'*Algérie* que je suis, estime devoir rendre à la mémoire d'un authentique Général Français.

Par contre « immonde » est le seul qualificatif à jeter à ce « journaliste » de R. M. C. qui, le 19 janvier 1979, vers 7 heures, annonçant le décès du Général *Challe* s'habilita, en courtisane clairvoyante, à souligner un soi-disant revirement de ce *chef* « ayant reconnu son erreur » après l'échec du « pusch » ...et à illustrer son propos en diffusant l'allo-

cution des Barricades de mai 1958 qui anticipait en partie celle de De Gaulle au moment du « pustch » pour des motifs, certes différents, sur l'ordre, la légalité, l'unité de l'Armée, etc...

De telles allégations déshonorent la mémoire du défunt en le prétendant avaliste de De Gaulle pour son parjure et son processus de dilapidation du patrimoine national.

Dénaturer l'idéal d'un mort alors qu'il est encore chaud est la pire des lâchetés ; et c'est là une escroquerie de plus envers les auditeurs - consommateurs qui paient R. M. C. à travers les achats de produits faits à ses annonceurs !

En réalité les seuls faits historiques sur lesquels l'argumentation peut s'appuyer ne permettent que des conclusions opposées :

— Aux « Barricades », en mai 1958, *Challe* est persuadé que De Gaulle veut la victoire que la France est d'ailleurs en train d'obtenir par l'application du « *Plan Challe* » ; mais la réaction des Algérois (plus que légitimement justifiée par les funestes intentions confiées par De Gaulle à *Alain de Serigny*) gênent le Commandant en Chef des troupes d'A. F. N. dans son *travail*... C'est dans ce même esprit que Delouvrier intervint pour demander aux manifestants de rentrer chez eux en précisant : « Et vous allez gagner si vous m'écoutez... »

— Ce n'est qu'en contact avec l'affaire *Si Salah* (aussi appelée Affaire de la *Villaya IV* dont tous les témoins furent rapidement éliminés...) que *Challe* déclencha le « pustch » ; pensant rééditer, sans effusion de sang le 13 Mai 58 (mais n'ayant pas assez noyauté l'Armée et l'Administration comme les comploteurs gaullistes, il échoue...).

— Sur le plan de la morale et du devoir, c'est en sachant que l'« homme du 18 Juin 40 » se parjure et qu'il passe à l'ennemi que *Challe* se substitue à cette « autorité », seulement autoritaire, pour assumer à sa place, et devant la France Eternelle, le devoir qu'elle foule à ses pieds...

— La seule erreur reconnue par *Challe* est la suivante : il avait jugé les officiers en fonction de ses critères person-

nels de qualité, devoir au sens le plus élevé, et l'Armée en fonction des unités d'élite qu'il connaissait bien ou celles qu'il avait fondées (Commandos de l'Air par exemple). Mais ce sens du devoir n'était pas extrapolable à toute l'Armée ; et c'est l'esprit bassement fonctionnaire et temporisateur qui triompha de *Challe*, trop honnête pour envisager comme les « comploteurs du 13 Mai » le risque de guerre civile.

— Ce n'est pas non plus la position du contingent qui fit renoncer *Challe* : Le contingent fut en réalité très partagé, le plus souvent passif ; et en accréditant même son désir d'opposition bien trop largement amplifié alors par les médias, ce facteur n'aurait jamais pu constituer un potentiel militaire de poids pour la bonne raison que cette faction réelle n'avait que le désir de rentrer à la maison... *Challe* aurait sans doute pu libérer tout le contingent (il en avait d'ailleurs anticipé la libération d'une partie) et suivre le Général *Jouhaux* qui voulait mobiliser autant de « pieds noirs » et de musulmans, qui constituèrent après 1942, aux côtés des Alliés et face à la Wehrmacht, l'*unique force armée française crédible de la libération* : la 1^{ère} Armée (1).

Quand on pense aux courbettes et au matraquage effectués, il y a un an par les médias autour de Boumédiène, l'égorgeur F. L. N., à demi momifié, qui vaincu par *Challe* demeura planqué jusqu'en juillet 1962 dans l'Armée des frontières, on peut mesurer ce que signifie le mot *subversion*.

Alain RONDANINA.

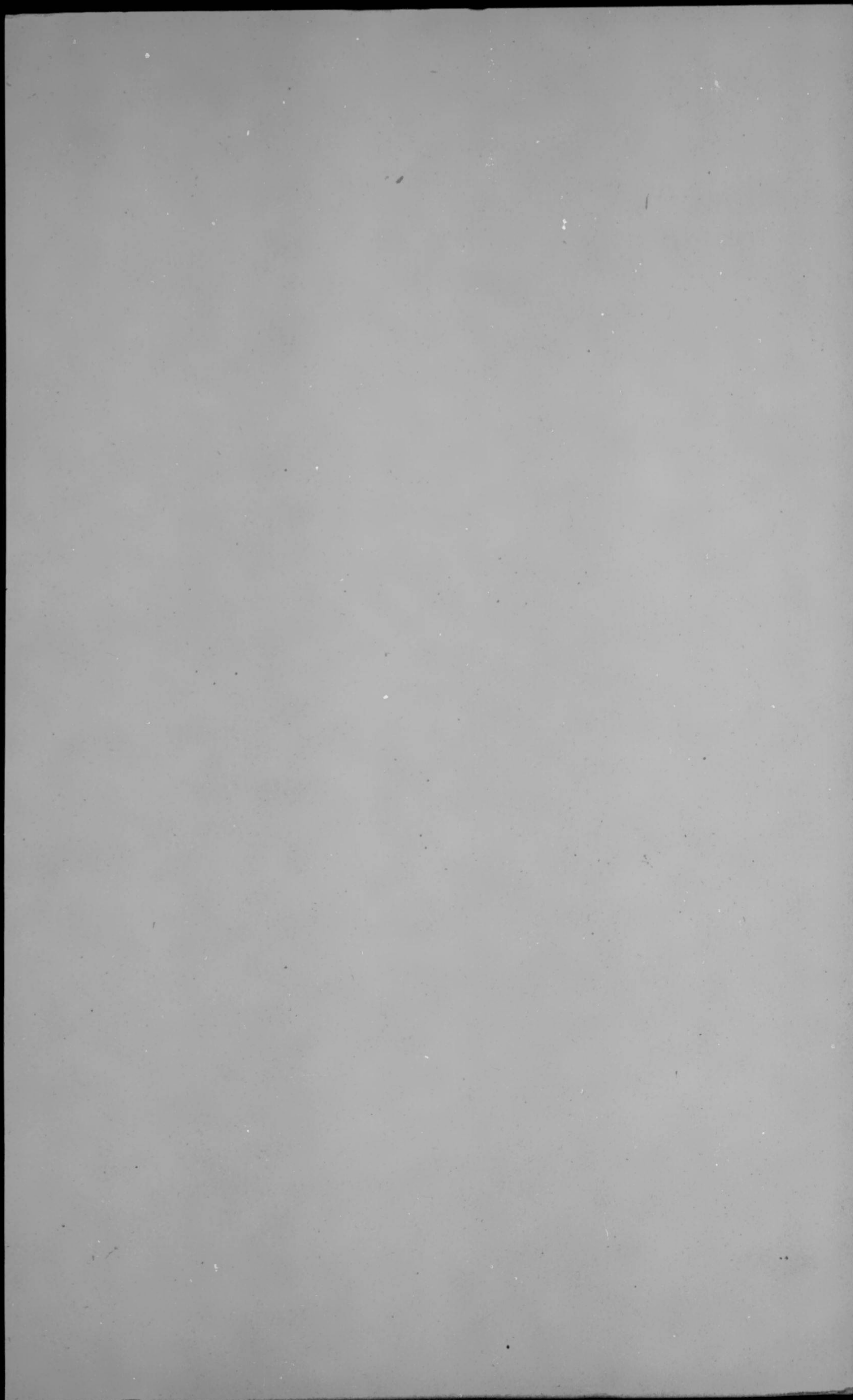
(1) Le nombre total des harkis et des supplétifs en approchait déjà, par avance, le chiffre

Le Gérant : Maurice BARDECHE

N° Commission Paritaire : 26501

Imprimerie Nouvelle — 79100 THOUARS

Dépôt Légal : Avril 1980



Numéros anciens de Défense de l'Occident :

Première série (1948-1960) : chaque N° 21 Frs

Deuxième série (1960-1975) : chaque N° 21 Frs

Tarif spécial pour quelques numéros devenus très rares

Complétez dès maintenant vos collections



Liste des numéros spéciaux de Défense de l'Occident actuellement en vente (chaque numéro fascicule : 21 Frs t. t. c.) :

L'Heure des paysans (1963).

La Jeunesse (1964).

Drames et problèmes de l'Afrique (1965), **prix spécial.**

Où mène le gaullisme (1967), **prix spécial.**

Crimes de guerre des alliés (1965).

L'Agression israélienne et les conséquences (1967).

Les Nouveaux communistes (1968).

Le Rideau de fer bouge (1968).

La Comédie de la révolution (1968).

Les Fascismes inconnus (1969).

Le Fascisme dans le monde (1970).

La croisade antibolchévique, fascicules I, II et III (1974).

La Droite vue d'en face (1975).

Vingt-cinq ans contre l'imposture (1978).

Le Souvenir de Robert Brasillach (1975).